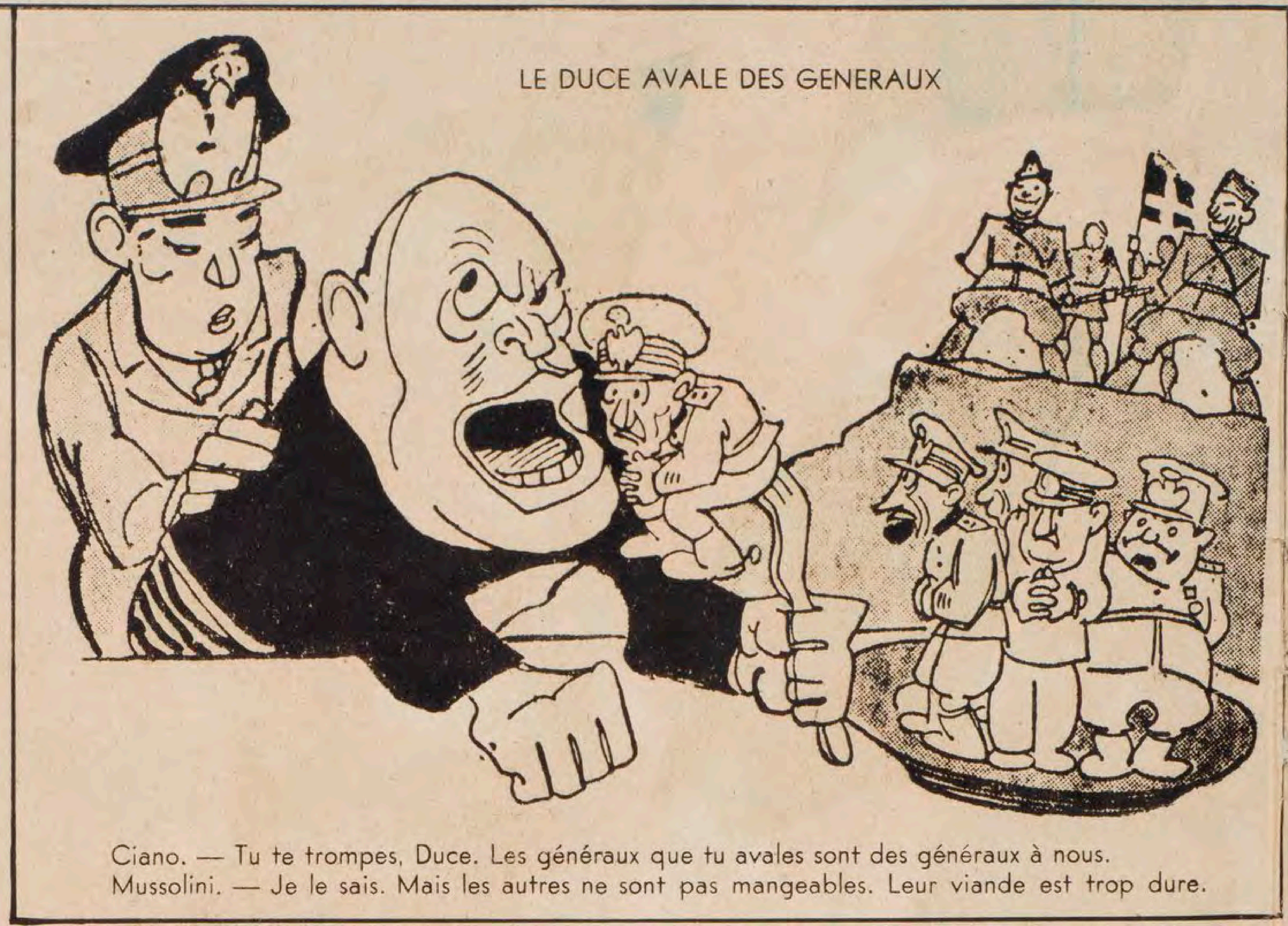

IMAGES
No. 596 LE CAIRE (Egypte) 10 FEVRIER 1941
NUMERO SPECIAL
GRECE
ET BALKANS
28 PAGES P.T. 2
(25 mils en Palestine)
AVEC CE NUMÉRO, EN HORS-TEXTE:
UN PORTRAIT DE S.M. GEORGES II
ROI DE GRÈCE

GLANÉ DANS LA PRESSE GRECQUE

LES METAMORPHOSES DU DUCE

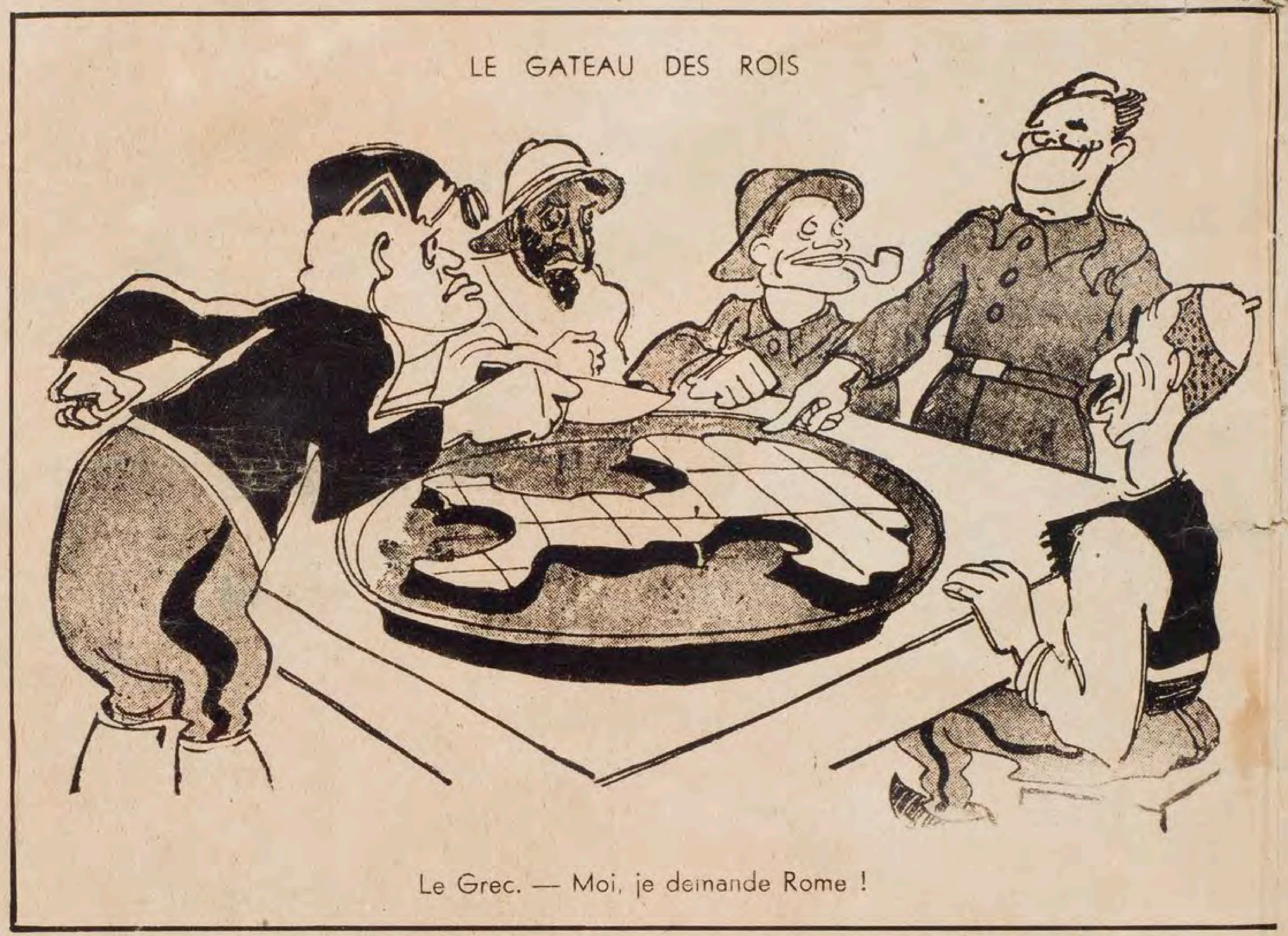


LE DUCE AVALE DES GENERAUX



Ciano. — Tu te trompes, Duce. Les généraux que tu avales sont des généraux à nous.
Mussolini. — Je le sais. Mais les autres ne sont pas mangeables. Leur viande est trop dure.

LE GATEAU DES ROIS



Le Grec. — Moi, je demande Rome !

LE DUCE PARLE...



Le général Soddu. — Parle un peu moins, Duce, et envoie plutôt des bateaux nous chercher.

« I NOSTRI GLORIOSI SOLDATI ! »



Après la bataille...

(D'après le journal « Nikky » — « La Victoire »)

La victoire de Samothrace, l'une des plus belles réalisations du génie grec, symbole des traditions héroïques de l'Hellade.



LA GRECE

NOTRE VAILLANTE AMIE...

La gratitude de l'humanité pour l'apport des Grecs à la civilisation n'aurait pas été suffisante pour créer ce mouvement de sympathie générale envers les héritiers de Platon et de Périclès, si les Grecs d'aujourd'hui n'étaient pas nos amis. Mussolini et ses fascistes se réclament bien de César, de Cicéron et de Virgile, sans rallier pour cela des appuis ou des adhésions à leur politique et à leurs personnes. Bien au contraire, c'est leur continuelle évocation de la gloire et de la loi de Rome, mal comprises et mal adaptées, qui a accentué notre hostilité envers leurs prétentions ridiculisées et leur cause sans justification.

Mais les Grecs d'aujourd'hui, tout en demeurant les authentiques descendants des Hellènes antiques, ne prolongent pas de la domination passée le caractère belliqueux ou la soif de conquêtes, mais la sagesse sereine, le culte du Beau, la finesse attique et savent apporter, dans leurs relations de peuples à peuples, une cordialité et un élan chaleureux qui les entourent de sincérité dans les jours d'épreuve.

Ils ne sont pas étrangers, parmi nous, en Orient. Tout en demeurant fidèlement attachés à leur patrie, ne l'oubliant jamais, se souvenant d'elle jusqu'en leur testament par des legs patriotiques, les Grecs s'acclimatent sous un ciel comme l'Egyptien avec une admirable et rapide compréhension. Sans morgue, sans hostilité, animés du sens de la famille méditerranéenne, ils fraternisent avec ceux auprès de qui ils doivent vivre, ne se posent jamais en concurrents ou en rivaux, mais s'efforcent de compléter les lacunes de l'économie générale. Ainsi, ils s'incorporent dans la vie nationale d'un pays étranger, sans heurts ni grincements, et leur collaboration à la prospérité collective s'effectue sans égoïsme. Ils vivent à tous les degrés de l'échelle sociale, avec la même activité et la même simplicité de mœurs, se refusent à trancher sur l'ensemble par des attitudes originales ou du snobisme déplaisant.

Dans le monde ouvrier, à l'usine, nous voyons l'Egyptien et le Grec travailler au même métier, quitter ensemble l'atelier, s'attabler au café, causant, plaisantant, riant, très près l'un de l'autre par leur prédilection pour les histoires truculentes et les calembours à sel.

En province, dans les villages, le Grec est très souvent installé seul au milieu de milliers de paysans et il se sent en sécurité aussi bien que dans son village natal.

Dans les grandes villes, dans les clubs sportifs, les jeunes gens égyptiens et grecs non seulement s'entraînent de commun, mais quelques-unes des plus belles équipes d'athlétisme ou autres sont composées d'un Grec et d'un Egyptien, unissant leurs efforts en une même victoire.

Dans les affaires, dans la haute société, les personnalités dirigeantes coopèrent et ne se combattent pas.

De même, aux dernières années qui précèdèrent la guerre, l'Egyptien fut un grand fervent de l'estivage en Grèce. Alors que dans les villes d'eaux d'Europe il se sentait plus ou moins dépaysé, dans les villes de Grèce il sentait l'atmosphère égyptienne l'accompagner. Soit que les Grecs qui vont et viennent entre Alexandrie et le Pirée aient fini par amplifier les échanges spirituels, soit que de nature de nombreuses affinités existent, soit que les Grecs de Grèce s'efforcent de rendre au centuple l'hospitalité reçue ailleurs, mais le fait est que le changement d'air y gardait une allure générale de séjour chez soi, avec cependant une agréable variation.

A ce rapprochement social ne s'oppose aucun conflit d'intérêt entre la Grèce et l'Egypte. Aucun des deux pays ne veut dominer l'autre, mais tous deux sont plutôt solidaires dans leur politique d'indépendance et de liberté, convaincus que leur bonheur dépend du maintien d'un régime de justice et de sécurité sur toutes les rives de la mer commune. C'est ce même idéal qui les unit. Et si un jour se réalisent ces projets d'union méditerranéenne, morale et culturelle, Le Caire et Athènes peuvent en être facilement des points de jonction et de collaboration.

Quand nous disons donc « Nos amis les Grecs », nous ne mettons pas dans cette phrase un simple sentiment d'affection superficielle, mais toute la signification d'une conviction. Aujourd'hui plus que jamais, car en se battant contre l'agression fasciste, l'amitié grecque s'est également battue, bien que de loin, pour l'Egypte. En arrêtant la marche des troupes du Duce, c'est sur un des chemins de l'Egypte qu'ils les ont arrêtées.

C'est pourquoi nous avons suivi de près la bataille et nous nous sommes réjouis de la victoire des armées grecques. Ne pouvant les aider que par la contribution à la Croix-Rouge hellénique, nous avons fait de notre mieux, désireux d'apporter un soulagement quelconque aux héroïques soldats, une expression de la profonde amitié gréco-égyptienne.

PLUS DE TROIS MOIS sont passés depuis la déclaration de la guerre italo-grecque. Comme au premier jour, les soldats hellènes sont enthousiastes et remplis d'ardeur patriotique.

CENT JOURS

DE GUERRE EN GRÈCE

Plus de trois mois ont passé depuis que la Grèce a été victime de l'agression fasciste.

La propagande italienne a prétendu que la Grèce avait voulu cette guerre et qu'elle y était préparée.

La disproportion des forces en présence, dès le premier jour, suffirait à classer cette affirmation parmi les mensonges habituels des Virginio Gayda et consorts. Alors que les troupes italiennes étaient sur pied de guerre depuis plusieurs semaines sur la plate-forme avancée que constituaient les centres de Chimarra, Argyrocastro, Premeti et Koritza, la mobilisation grecque fut décrétée deux heures après que le premier contingent italien ait franchi la frontière grecque.

L'offensive italienne, menée en trois directions, fut d'abord contenue tant bien que mal par des troupes de couverture. Ce n'est que cinq jours plus tard que la mobilisation générale amena à pied d'œuvre le gros de l'armée grecque. Cinq jours encore et les Italiens trouvaient devant eux les premiers canons anti-tanks anglais apportés sur le front par avion.

La poussée italienne avait été minutieusement calculée, minutieusement préparée. Le fait que les Italiens négligèrent l'importance de certains facteurs n'empêche pas qu'ils étaient sûrs d'eux et certains d'avoir préparé l'agression dans toutes les formes de l'art. Ils comptaient notamment sur la « cinquième colonne » dont ils attendaient qu'elle désorganise les arrières, sabote la mobilisation, prépare aux troupes italiennes une entrée triomphale.

De même que l'armée italienne du maréchal Graziani amenait avec elle un plan d'occupation avec nomination, signée par Rome, des gouverneurs militaires des villes



LE GENERAL PAPAGOS, commandant en chef des troupes helléniques. Sa devise est : « Combattre jusqu'au dernier souffle »



LE GENERAL PITSIKAS, commandant le 1er corps d'armée. Il dirige, depuis la fin octobre, les opérations sur le front.

de la vallée du Nil, l'armée d'Albanie s'attendait à une prise de possession « sans douleur ».

Ce que les Italiens n'avaient pas prévu, ce fut que la «cinquième colonne» allait être ligotée entre cinq heures et dix heures du matin, le jour de l'invasion.

Les armées italiennes divisées en trois colonnes devaient avancer comme suit : Une colonne, le long de la côte, devait atteindre Patras. A l'autre extrémité du front, par Florina et Ostrovo, une seconde colonne devait atteindre Salonique. Enfin, une troisième colonne, celle qui comportait les meilleurs éléments, avait reçu comme mission de franchir les montagnes du Pinde ; elle devait choisir, le moment venu, entre trois objectifs : atteindre la plaine de Thessalie, attaquer le flanc et les arrières de l'armée grecque (si elle s'avisait de résister) soit sur le front de Ianina, soit sur celui de Florina.

Les documents trouvés dans les papiers de l'armée italienne et abandonnés au moment de la chute de Koritza ont prouvé que les Italiens s'attendaient (au cas d'une résistance grecque) à un accrochage le long du fleuve Kalamas et sur les bords du lac Ostrovo. Mais les politiciens de Rome avaient assuré le commandement italien en Albanie qu'il serait accueilli les bras ouverts.

Les historiens de la présente guerre mettront en évidence un fait dont on peut assurer qu'il a causé la perte de l'Italie : Mussolini était mal informé ; il croyait à la chute imminente de l'Angleterre, et l'Angleterre ne s'est pas effondrée. Mussolini croyait à la soumission de la Grèce, et la Grèce a pris les armes.

Un Italien qui fut un des collaborateurs de Mussolini nous disait un jour : « On ne peut lui annoncer que les bonnes nouvelles ». Cet homme, indiscutablement intelligent, n'accepte que les opinions qui cadrent avec ses plans.

Les Italiens avancèrent sans grand'peine durant les premières heures. Leur poussée en flèche faillit même aboutir : des éléments avancés arrivèrent à portée de canon de Ianina. Se glissant le long de la frontière yougoslave, les troupes italiennes touchèrent les bords du lac Ostrovo avant même que Florina fût atteinte par le gros des troupes.

Colmaté à la hâte, le front grec tint remarquablement. Alors que, sur le front occidental, la force des Allemands fut de créer une poche (c'est-à-dire de disloquer le front) même au moment où elle dut céder du terrain, l'armée grecque présenta à l'ennemi un front sans fêlure.

La poussée en flèche avait échoué. Les renforts occupèrent les hauteurs du Pinde avant que les Italiens aient pu consolider leurs positions.

A l'Ouest, précédé par les éléments qui menaçaient directement Ianina, le gros de la colonne ouest réussissait à franchir le Kalamas après le sérieux accrochage prévu. Puis les Grecs contre-attaquèrent. Sur le Kalamas, les Italiens essayèrent un moment de se fixer. Une digue s'étant rompue ou ayant sauté, les eaux du fleuve grossirent rapidement et les troupes installées durent refluer non sans avoir laissé dans la rivière de nombreux noyés.

On se souviendra peut-être d'une actualité cinématographique qui nous montrait successivement les lourdes pièces de la ligne Maginot et quelques minutes après,

C'est en fait la chaîne de montagnes dont les vallées intérieures sont occupées par ces villes qui forme la frontière naturelle de la Grèce.

Aujourd'hui l'offensive grecque (une série de contre-offensives italiennes ayant échoué) s'est ralentie, mais ne s'est pas arrêtée. Après la prise de Chimarra, on s'attendait à la chute rapide de Valona. Rappelons qu'en terrain plat, le matériel, principalement les tanks, assure un avantage théorique aux Italiens.

Très sagement, le général Papagos, ne cherchant pas à obtenir une victoire spectaculaire, au risque de rencontrer une défaite à l'italienne encore plus spectaculaire, n'a pas voulu tenter l'attaque de Valona avant de s'être rendu maître du massif intérieur de Tepeleni et de Klissoura. Il n'est pas d'ailleurs interdit de penser que Chimarra ayant cédé sous une pression relativement faible, les Italiens ont essayé d'attirer les Grecs le long de la côte en leur faisant croire à une avance facile.

De même qu'au pire moment, le front grec ne s'est pas rompu, les Grecs se sont



CARTE DU FRONT ITALO-GREC. On voit les limites des territoires actuellement occupés par les armées hellènes ainsi que la direction des diverses poussées grecques. Les flèches partant du territoire albanais indiquent les premières poussées italiennes.

à propos d'un événement quelconque, un défilé de l'artillerie grecque. Les canons légers tirés par des mules faisaient piètre figure à côté des mastodontes montés sur rail.

Le speaker avait oublié de nous dire qu'il s'agissait d'artillerie de montagne et qu'un canon de soixante-dix tonnes aurait fait mauvaise figure dans le massif du Pinde.

L'extraordinaire mobilité des troupes grecques est à la base de leur succès. Hier encore, un commentaire italien s'étonnait d'avoir vu les Grecs devant Tepeleni porter de l'artillerie à deux mille mètres d'altitude.

Le front grec, tel qu'il est aujourd'hui, allant de Chimarra à El-Bassan en passant par Argyrocastro, Tepeleni, Klissoura, Premeti et Moskopolis, épouse à peu près les frontières naturelles de la Grèce. Qu'on s'en souvienne au moment de la signature des traités de paix. Malgré un accord formel, signé en 1920 entre Italiens et Grecs, l'Albanie se fit reconnaître un territoire qui, économiquement, dépend de la Grèce.

portés en avant sur une ligne sans fissure. Il n'existe aucun saillant qui laisse place à une surprise. Sur la ligne actuelle de front, il n'y a place que pour des contre-offensives locales.

La ville de Tepeleni, ainsi que le montre la carte ci-jointe, ouvre aux Grecs la route de Valona. Berat est l'autre point important. Avec la prise d'El-Bassan, d'ailleurs très solidement tenue par les Italiens, ce serait pratiquement la fin de la campagne d'Albanie.

Néanmoins la guerre d'Albanie n'est pas finie ; les Grecs ont encore beaucoup à faire. Mais une chose semble acquise : la ligne Chimarra-Moskopolis constitue un front dont il est presque impossible de chasser les Grecs.

Une intervention allemande à travers la Bulgarie, si elle se produisait, n'affaiblirait le front grec que dans la mesure où les Grecs seraient obligés de retirer des effectifs ; mais si la ligne du Vardar tenait bon, il n'est pas dit que les Italiens puissent attendre de l'aide allemande la possibilité de reprendre les villes qu'ils ont perdues.



KLISSOURA. Un camp de soldats grecs à proximité de Klissoura, récemment conquise. Devant leur tente, trois hommes ont allumé un feu. La ville, toute blanche, est au fond. Au premier plan, une route carrossable sur laquelle un camion de l'armée hellène circule.



IANINA. L'aviation italienne s'est, depuis le début de la guerre, attaquée à plusieurs reprises aux populations civiles. L'une des villes ayant le plus souffert de ces raids sans discrimination, à l'allemande, est Ianina, dont on voit ici des maisons détruites.



VERS TIRANA. En cent jours de guerre, les Grecs ont conquis une quantité de positions ennemies et la route de la mer leur est ouverte. Où s'arrêtera l'avance hellène ? Ces soldats, sur la route qui conduit à la capitale, pensent sans doute : « A Tirana ».



ARGYROCASTRO. Dans la campagne qui entoure Argyrocastro, une sentinelle grecque monte, lors de la prise de la ville, la garde devant une maison basse, typiquement albanaise, autrefois celle d'un notable, où un poste de commandement a été installé.

SUR LE FRONT, AVEC LES SOLDATS DE LA VICTOIRE



PARMI LE MATERIEL CONQUIS PAR LES GRECS AUX ITALIENS FIGURENT UNE QUANTITE CONSIDERABLE DE TANKS DONT LA PLUPART, EN EXCELLENT ETAT, SONT UTILISES PAR L'ARMEE GRECQUE. QUELQUE PART AU FRONT, DES TANKS ITALIENS CONDUITS PAR DES SOLDATS GRECS S'AVANCENT. CI-CONTRE : AU BIVOUAC, LES HOMMES SE CHAUFFENT.

AUPRES D'UN TANK PRIS AUX ITALIENS, UNE SENTINELLE GRECQUE MONTE LA GARDE. LE TANK, D'UN MODELE SPECIAL, EST CONSTRUIT POUR LA GUERRE EN MONTAGNE. IL EST ARME D'UN CANON. LES BAIONNETTES GRECQUES ONT, CEPENDANT, EU RAISON DE LA MOTORISATION ET DU MATERIEL ITALIENS.

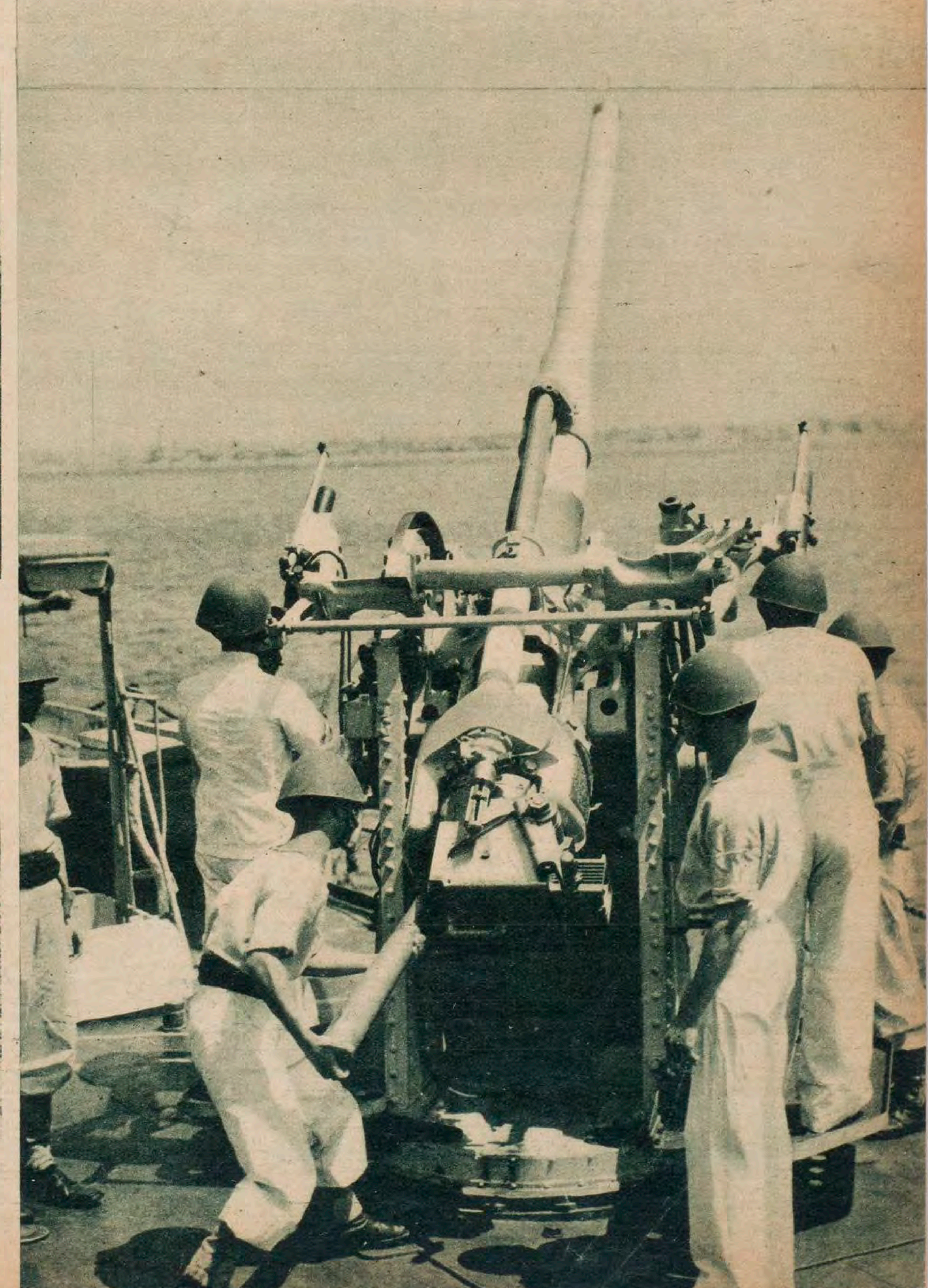
L'HEURE DE LA CORRESPONDANCE. DES SOLDATS GRECS LISENT DES LETTRES QU'ILS VIENNENT DE RECEVOIR. D'AUTRES, SUR UN PAN DE MUR, ECRIVENT A LEUR FAMILLE. L'AVANT COMMUNIE AVEC L'ARRIERE ET LUI PRECHE L'ESPOIR.



AU SOMMET D'UNE MONTAGNE, UNE PATROUILLE S'EST AVANCEE. ELLE CHERCHE A SE RENDRE COMPTE DE LA POSITION DE L'ENNEMI.



LA DEFENSE ANTIAERIENNE GRECQUE EST DES PLUS ACTIVES. INSTALLEES DERRIERE LES PREMIERES LIGNES GRECQUES, CES BATTERIES ANTI-AERIENNES SONT PRETES A TOUTE EVENTUALITE. CI-CONTRE : SUR LE FRONT NAVAL, UN EXERCICE DE TIR A BORD DU CROISEUR « AVEROFF ».



JE REVIENS D'ATHÈNES...

RÉCIT D'UN TÉMOIN DES PREMIÈRES HEURES DE LA GUERRE

« Aujourd'hui la Grèce est un vaste champ de bataille, bataille militaire, bataille morale, bataille spirituelle. Toutes les forces de l'Etat s'unissent dans un effort suprême pour mener victorieusement l'action entreprise. »

Ces paroles de M. Nicoloudis résument admirablement l'effort déployé par tous les Hellènes dans la lutte entreprise contre le fascisme et ses visées impérialistes.

Vous connaissez sans doute la littérature italienne sur la colonisation de l'Albanie et de l'Epire depuis le consul italien Cubernati qui, un demi-siècle avant Mussolini, écrivait : « La terre d'en face offre un vaste champ à nos colonisateurs. L'Epire n'est qu'à quelques pas de nous. Elle nous tend les bras, elle nous désire. Nulle part notre colonisation ne peut trouver une orientation plus facile et plus féconde. L'Epire est la noble arène pour l'activité des Italiens. »

Ce programme, fait sien par le fascisme, commença à être mis en exécution le Vendredi-Saint de 1939, par l'occupation de l'Albanie, laquelle devait servir de base à la future occupation de la Grèce au nom de la juste répartition des biens et au nom de la hiérarchie des forces.

Le 28 octobre à trois heures du matin, Grazzi, représentant mussolinien à Athènes, se faisant annoncer comme le ministre de France, se présentait au *domicile* de M. Jean Metaxas à Kifissia, et lui remettait une note qui demandait purement et simplement l'asservissement de la Grèce.

Vous connaissez le « non » qu'au cours de cette entrevue historique M. Jean Metaxas opposa, plein de courage, de dignité et de sang-froid, à l'ultimatum italien. Cette réponse de leur chef, tous les Grecs l'approuvèrent dans un élan patriotique unique dans l'histoire des peuples.

Vainement, M. Jean Metaxas avait essayé, par des discours, de faire comprendre aux Italiens que la Grèce n'était pas une proie facile. Parlant aux ouvriers, M. Metaxas avait déclaré : « Mon gouvernement observe dans le conflit actuel une attitude basée sur un attachement absolu à la paix, mais à une paix dans la dignité et dans la liberté. La Grèce est prête à affronter tout danger qui pourrait menacer son indépendance et son intégrité territoriale, mais, pour cela, elle a dû, au cours de ces dernières années, déployer des efforts surhumains. En effet, elle a consacré des sommes considérables à la fortification de ses frontières et à l'achat du matériel de guerre qui lui permettra de défendre sa liberté, si celle-ci venait à être menacée. »

Des paroles si claires et si précises ne laissaient aucun équivoque. Comment le diplomate italien put-il être aveuglé au point de présenter une demande aussi indigne d'une grande nation ? Nous l'ignorons. Le fait est, en tout cas, qu'après la remise de l'ultimatum, il retourna penaud à la légation et pleura à chaudes larmes sa... carrière finie et non les Italiens qu'il conduisait à la boucherie. Quelle différence entre l'attitude pleine de dignité et de fermeté de notre ministre à Rome, M. Jean Politis, qui fit l'impossible pour éviter le conflit, et celle du gros Grazzi qui refusa même d'écouter les conseils du ministre allemand à Athènes, qui l'avait pourtant assuré que la Grèce se lèverait comme un seul homme !

* * *

Je ne trouve pas de mots pour vous décrire l'enthousiasme avec lequel tous les Hellènes, le plus pauvre comme le plus riche, entrèrent dans la guerre. Pour tous, il n'y avait pas à hésiter. Il fallait *vaincre* ou *mourir*, et la lutte inégale engagée entre un peuple de huit millions et un peuple de quarante-cinq millions n'effraya pas le peuple hellène.

Je crois inutile de vous dire que notre mobilisation a dépassé toutes les espérances et qu'elle a été effectuée comme si nous nous trouvions en temps de paix. Aucun point stratégique n'a été atteint par les pilotes italiens qui préférèrent bombarder les populations civiles sans défense, dans l'île de Corfou, par exemple, massacrant des femmes et des enfants.

* * *

La préméditation italienne a été prouvée d'une façon pertinente.

En effet, l'après-midi du 14 août, le bateau auxiliaire *Orion* arrivait à l'île Andros après une poursuite mouvementée de la part de deux bombardiers italiens. Il a échappé au danger grâce à la capacité de son capitaine.

Le matin du 15 août, fête de la Sainte Vierge, un sous-marin italien torpilla le croiseur *Hellé*, lançant trois torpilles dont les deux sont venues se briser sur l'avant-port, ce qui sauva les bateaux qui transportaient les pèlerins d'une mort certaine. Le *Hellé* coula ayant son grand pavois.

L'après-midi du même jour, le vapeur *Fridon*, ayant à bord 350 passagers naviguant entre La Canée et Candie, a été bombardé pendant plusieurs heures par des bombardiers italiens. Mais, grâce au sang-froid et à l'habileté de son capitaine, Georges Veis, le navire put être sauvé.

Le contre-torpilleur *Hydra* fut également attaqué. Mais la liste de tous les coups de main italiens serait trop longue.

Ces méthodes démontrent la mentalité des dirigeants fascistes d'une façon si probante que les commentaires sont superflus.

Pourtant, fait unique d'hypocrisie, alors que le ministère de la Marine avait en sa possession des fragments des torpilles italiennes avec leurs marques et leurs numéros, Grazzi tâchait d'insinuer que c'était un sous-marin britannique qui avait torpillé le *Hellé*.

L'indignation provoquée par le torpillage du *Hellé* fut énorme et le gouvernement fit tout son possible pour éviter les représailles que le peuple, blessé dans ce qu'il avait de plus sacré, voulait exercer contre les Italiens.

Les dons affluèrent spontanément de toutes parts pour la reconstruction, non seulement d'un nouveau *Hellé*, mais de deux croiseurs. M. Metaxas voulant encore éviter tout malentendu avec l'Italie décida que ces offrandes iraient au renforcement de l'aviation royale.

* * *

Depuis ce jour, les Grecs ne demandaient que vengeance et serraient les dents. Le torpillage du *Hellé* avait fait l'union de tous les Hellènes, sans distinction d'opinion ou de parti. Les événements se précipitaient. La radio de Rome et l'agence Stefani commencèrent une campagne sournoise au sujet de prétendus assassinats de patriotes albanais en Epire, que le gouvernement, par la bouche de M. Nicoloudis, non seulement démentit, mais prouva, par ailleurs, documents à l'appui, la fausseté des allégations italiennes.

Les Hellènes, chaque jour, se couchaient et se réveillaient en entendant des insinuations malveillantes. Ils se demandaient : « Nous déclareront-ils la guerre ? Que ferons-nous ? Nous mourrons tous, mais ils ne passeront pas ! » Et nous arrivons à la fameuse représentation de *Butterfly* au Théâtre Royal en présence du fils du compositeur Puccini, venu expressément à Athènes pour montrer combien l'Italie tenait à l'amitié gréco-italienne. A l'issue de cette soirée qui eut lieu le 26 octobre, une grande réception fut offerte à minuit par Grazzi à la légation d'Italie, à laquelle assistaient les ministres, les hauts fonctionnaires, le corps diplomatique, les intellectuels ainsi que l'élite athénienne. Grazzi devant un monumental gâteau entouré de drapeaux grecs et italiens se dépensa sans compter pour prouver que l'Italie n'avait que de l'amitié pour la Grèce.

Le lendemain matin, dimanche 27 octobre, j'étais attablé au « King George » en compagnie de journalistes hellènes, lorsque de la table à côté, à laquelle se trouvaient le premier secrétaire de la légation d'Italie, le directeur de la Fiat, le correspondant de la Stefani et d'autres personnalités italiennes, nous parvinrent ces paroles : « Ce soir tout sera fini ; la comédie a trop duré. » Nous fûmes abasourdis. Ceci montre, une fois de plus, la mentalité spéciale des Italiens qui, parfaitement au courant de ce qui se préparait, tâchaient ou croyaient en-



LES PREMIERES RECRUES grecques ayant répondu à l'ordre de mobilisation défilent au milieu de l'enthousiasme général.



L'ANNONCE DES VICTOIRES remportées par les armées grecques est accueillie à Athènes par des explosions de joie populaire.



LA PRISE DE KORITZA a été l'occasion, à Athènes, de manifestations indescriptibles. La foule porte un soldat en triomphe. Lui tient dans sa main une babouche d'evzone.

dormir le peuple grec par des réceptions et des paroles vaines.

Mais à la tête du gouvernement hellène se trouvait un homme qui avait pensé à tout et qui, durant les trois mois qui précédèrent ces faits, était sur le qui-vive, n'ignorant rien de la perfidie italienne. C'est ainsi que lorsque le téléphone sonna à trois heures du matin, M. Metaxas comprit que le moment souhaité par tous les Hellènes était enfin arrivé et que l'énervement général allait se transformer en une lutte implacable.

* * *

Dès que le ministre d'Italie quitta Kifissia, le président du Conseil, sans perdre un instant, fit appeler près de lui le ministre de la Presse, M. Nicoloudis, lui donna les instructions nécessaires, informa S.M. le Roi et les membres du gouvernement, donna des ordres aux chefs de l'armée et, deux heures plus tard, tout était en marche.

A cinq heures du matin, un coup de téléphone du ministère de la Presse m'annonçait ce qui s'était passé la nuit : la déclaration de la guerre, la mobilisation des jeunes gens de 22 à 37 ans, les messages de S.M. le Roi et du chef du gouvernement.

* * *

A sept heures, les hurlements des sirènes et les carillons des cloches des églises annoncèrent l'arrivée des premiers avions italiens. La population, poussant des cris joyeux, courut dans les rues et sur les terrasses voir opérer les batteries antiaériennes qui, par leur tir précis, abattirent trois des neuf appareils italiens. Les cris « A bas l'agresseur ! » retentissaient partout.

Pendant ce temps, malgré le survol des avions italiens, une énorme manifestation, musique en tête, traversait les rues d'Athènes, ovationnant S.M. le Roi et M. Metaxas qui, en auto, parcouraient la ville, les dernières instructions données. Je me souvins à ce moment des paroles prophétiques que prononça au Caire, lors de sa visite en février dernier, le ministre de la Presse, M. Th. Nicoloudis : « La Grèce veut rester neutre et entretenir des relations amicales avec tous ses voisins. Mais le jour où sa liberté et son intégrité seront menacées, elle entrera en guerre et, à ce moment, le cours des événements et de l'histoire changera. Ces paroles, ainsi qu'on a pu le voir par la suite, ont été réalisées pleinement.

* * *

Dès le premier jour de la guerre, l'*Organisation Nationale de la Jeunesse*, enfant chéri du chef du gouvernement, s'est mise au service de la Patrie, rendant des services immenses. Trois de ses membres ont déjà versé leur sang ayant trouvé la mort au Pirée tandis qu'ils transportaient, durant un bombardement, des civils blessés. Les jeunes filles de l'E.O.N. ne cessent également de tricoter pour protéger du froid les soldats du front. En Epire, le rôle des Hellénides a été magnifique. Elles ont combattu avec les soldats sur le Pinde, jetant des morceaux de rochers aux Italiens, aidant par tous les moyens au transport des canons, des munitions et des vivres sur les montagnes. A Athènes aussi, les femmes se sont enrôlées, soit à la Croix-Rouge comme infirmières, soit comme conductrices d'ambulances et de camions. Elles tricotent sans cesse enfin des vêtements de laine pour nos soldats.

* * *

Le 12 novembre, à neuf heures et demie, eut lieu, dans la grande Aula de l'Université d'Athènes, une réunion mémorable. Le chef du gouvernement, M. Jean Metaxas, accompagné de M. Nicoloudis, se rendit à l'Université où s'étaient assemblés tous les professeurs, les agrégés, les hommes de lettres, les artistes, les journalistes, le haut personnel enseignant et tout ce que la capitale compte d'intellectuels. Il fut accueilli par les acclamations frénétiques des assistants.

Le Dr Photinos, recteur de l'Université d'Athènes, en souhaitant la bienvenue au président du Conseil, le remercia d'avoir consacré, malgré la situation présente, sa matinée à venir rappeler à l'Université que la Grèce et l'hellénisme entier écrivent sur les champs de bataille le chapitre le plus glorieux de leur histoire. M. Metaxas monta ensuite à la tribune tandis que, debout, les assistants l'acclamaient pendant plusieurs minutes. Il proclama la *mobilisation intellectuelle de l'hellénisme* en prononçant un magistral discours qui restera comme un des plus importants documents de l'histoire. Il y définit le rôle prépondérant qu'il attribua durant toute sa vie aux choses de l'esprit : «Je viens ici, dit-il, en ma double qualité de chef responsable dirigeant les destinées de ce pays, en ce moment critique, et d'homme qui a reconnu toute sa vie la supériorité de l'esprit sur la matière et la valeur qu'a l'esprit sur la destinée des choses humaines. »

Une autre cérémonie également émouvante fut celle organisée par la Société des Gens de Lettres à l'occasion de la commémoration de la mort du poète-soldat L. Mavilis tué en 1912 sur le sol de l'Epire. Le ministre de la Presse, M. Nicoloudis, y fit un discours dans lequel il dit, entre autres :

« Evoquer des héros en des heures comme celles que vit maintenant la nation tout entière est un devoir et une nécessité. Un devoir à l'endroit de ceux qui, pratiquant la vertu jusqu'à la mort, deviennent d'immortelles figures dans le cadre d'une patrie. Une nécessité parce qu'aux grandes heures de l'existence il faut que les peuples connaissent et se remémorent ceux qui, en luttant et se sacrifiant pour une idée, sont parvenus à prendre la signification et l'ampleur d'un symbole. »

* * *

Je quittais Athènes et son ciel lumineux tout à fait sûr de la victoire finale. Mon voyage s'est effectué le plus agréablement possible. Pendant douze jours nous avons navigué en Méditerranée, sans rencontrer la moindre barque de pêche italienne. Nous n'avons nullement rencontré « ces beaux et forts vaisseaux qui sillonnent la Méditerranée fièrement avec une puissance combative unique », comme disait la revue « Mare Nostrum ». Le drapeau britannique couvre la Méditerranée de sa puissance. J'ajoute, pour terminer, que jamais guerre ne fut plus foncièrement nationale et sacrée. Les Hellènes savent qu'ils se battent pour sauver l'honneur national et le patrimoine moral et matériel que leur ont légués plusieurs générations de héros. Ils savent aussi qu'ils combattent, la main dans la main, avec leurs grands alliés les Britanniques et qu'ils sauveront l'humanité de la servitude et de la barbarie ainsi qu'ils l'ont fait depuis trente siècles...

* * *

Jamais, depuis sa renaissance comme Etat indépendant, la Grèce n'a rayonné d'un tel éclat de par le monde. Le fil a pu être ainsi renoué, sans solution de continuité entre la Grèce antique, la Grèce héroïque de 1821 et la Grèce moderne qui a donné aux nations asservies des raisons d'espérer.

STAVRO STAVRINOS



UNE DERNIERE ETREINTE... ET ILS S'EN VONT... CAR LE FRONT LES ATTEND

On a beaucoup écrit au sujet de l'héroïsme des Grecs. Voici deux images qui, mieux que tout autre chose, disent avec quel courage, quelle simplicité aussi, ce peuple de sept millions d'hommes lutte contre un agresseur dix fois plus puissant que lui. En haut, un soldat de la première heure, l'un des héros de la prise de Koritza, est venu passer quelques jours de permission dans la maison familiale. Son congé terminé, il embrasse sa petite fille, tout juste âgée de trois ans. La scène, qui est une scène de tous les jours, est profondément émouvante. Les yeux du père reflètent l'amour qu'il porte à son enfant. Mais ils disent aussi la résolution admirable de l'homme pour qui compte avant tout la liberté de la patrie. Ci-contre : un autre militaire, jeune celui-là, étreint son père avant son départ pour le front. « Va, fils, dit le vieux, que la bénédiction de la Vierge de Tinos t'accompagne. » Du front, son fils lui écrira : « Tant pis si ton champ est détruit. Après la victoire, on s'occupera de tout cela. »



LE MATERIEL GREC est de tout premier ordre. Le haut commandement a, au cours de ces dernières années, fait un grand effort pour équiper l'armée. La Grèce s'est surtout préparée à la guerre en montagne, et c'est là une des raisons de la victoire hellène.

Ces derniers jours, elles ont développé leur offensive tant dans le secteur du centre que sur le front côtier. Le communiqué dit qu'elles ont capturé le groupe de montagnes de Trebschin qui surplombe Berat. Et on estime que la chute de Tepeleni ouvrira le chemin de Valona.

Il faut reconnaître que dans cette campagne d'Albanie, alors que le commandement grec agissait avec un sang-froid et une habileté qui ont fait l'admiration du monde, l'état-major fasciste, surpris d'abord par la résistance que lui opposa l'armée hellénique et obligé de se replier sous les coups portés par les Grecs dès qu'ils eurent terminé leur mobilisation, ne parvint jamais, malgré des efforts désespérés, à rétablir une situation durement compromise.

* * *

Dans cette guerre de montagne où les difficultés physiques viennent s'ajouter à la terrible lutte que se livrent les hommes et le matériel, le moral est un facteur des plus importants.

L'armée grecque se bat parce qu'elle a été attaquée, pour défendre la patrie, le foyer de chacun. Ces Evzones, fiers d'une liberté acquise — l'histoire nous a dit à quel prix — ne veulent plus vivre sous un tyran. C'est pourquoi pour eux la guerre est une lutte pour la vie ou la mort.

On a vu des femmes transporter sur leurs épaules, à travers les sentiers de montagnes, les obus nécessaires à l'artillerie ; on a vu des troupes fatiguées par plusieurs jours de combat, le ventre presque vide, pousser de l'avant pour concrétiser un succès.

Par contre, de l'autre côté de la barricade, la guerre n'a jamais été populaire. Pendant les dix premiers mois, dans la guerre en Europe, l'Italie s'est cantonnée dans une profitable non-belligérance. Les Italiens s'enrichissaient. Leurs navires sillonnaient les mers, leur commerce était prospère. Le peuple était satisfait.

Puis, tout d'un coup, pour une raison ou une autre, on le plonge dans la guerre et on l'envoie, lui qui aime tant le soleil, se battre dans les sentiers boueux des montagnes albanaises.

Est-il étonnant qu'après les premiers revers subis — nous avons vu comment — il ait perdu courage ?

LES RAISONS d'une VICTOIRE

La bataille d'Albanie se poursuit.

La radio italienne a beau parler de « campagne de Grèce », les faits sont là : l'armée grecque a occupé le quart du territoire albanais et sa poussée en avant, si elle s'est ralentie un peu, n'en demeure pas moins irrésistible puisque les Italiens ont été forcés d'évacuer Tepeleni, considérée par les experts militaires comme la clef de Valona.

Ce qui partout a perdu les Italiens, c'est cet air de suffisance que leur a insufflé le fascisme. Mussolini leur a répété qu'ils étaient des super-hommes auxquels rien ne résisterait. Ils l'ont cru.

Au désert de l'Ouest, les hommes de Graziani étaient persuadés d'atteindre avant 1941 la riche vallée du Nil. Lorsque les Britanniques attaquèrent, ils furent fort surpris de trouver des hommes, des soldats, supérieurs à eux...

Il en fut de même en Grèce.

Escomptant une victoire rapide — tout ne devait-il pas crouler devant la puissance fasciste ? — l'état-major italien avait estimé qu'il pourrait venir à bout de la résistance hellénique, du moins en Macédoine et en Epire, en trois ou quatre semaines. L'armée italienne devait, d'après les plans du grand état-major fasciste, franchir le sud-est du plateau de l'Epire, c'est-à-dire la chaîne du Pinde, pour descendre vers Salonique.

Les premiers jours, les Italiens passaient rapidement la frontière, alors que l'armée grecque s'organisait encore et que la mobilisation générale commençait à peine. Mais ils furent battus sur le Smolika et refoulés sur le fleuve Kalamas.

L'état-major italien pris là, comme en Libye, par surprise dut battre en retraite. L'initiative des opérations passait entre les mains du commandement hellénique qui en tirait le plus large profit.

Les Evzones, habitués à la guerre en montagne, se battant dans une des contrées les plus montagneuses de l'Europe, ne laissèrent aucun répit aux armées fascistes, les harcelant constamment, faisant usage d'un terrain difficile qu'ils connaissaient d'ailleurs parfaitement, pour contourner l'ennemi et l'encercler.

Une fois le front italien brisé, il fallait l'empêcher de se regrouper, il fallait interdire au haut commandement fasciste de constituer ce front uni qui permet aux forces de se concentrer en vue d'une contre-attaque.

L'armée italienne d'Albanie — on l'a dit et répété — est numériquement supérieure et mieux armée que les forces grecques. Mais ce qui a fait la force de celles-ci, c'est en premier lieu l'esprit d'initiative démontré par leur état-major et ensuite l'allant, la puissance combattive et la résistance des hommes.

L'état-major hellénique ne laissa pas aux troupes italiennes le temps de se reformer. Une fois le front brisé, le commandement italien ne put jamais le refaire et les forces séparées, réduites en armées distinctes, n'ayant aucune corrélation entre elles, ne pouvaient reprendre l'offensive.

C'est ce qui arriva aux armées françaises sur le front d'Occident. Mais ce que von Brauschitch avait réussi à faire avec des divisions blindées beaucoup plus nombreuses que les forces françaises, Papagos l'a obtenu, grâce à la supériorité de sa tactique, au fait qu'il a su frapper là où il fallait et au moment propice.

Quelle preuve meilleure de la supériorité du haut commandement hellène que l'hécatombe de commandants en chef italiens sur le front d'Albanie : d'abord Prasca, puis Soddu et maintenant Cavaglieri. Mais aucun des trois n'est parvenu à rétablir l'équilibre rompu, à reconstituer un front continu.

Toutes les fois qu'il l'a voulu, Papagos a pu grouper contre l'ennemi, à l'endroit où il le jugeait utile, des forces supérieures à celles que lui opposèrent successivement Prasca, Soddu et aujourd'hui Cavaglieri.

Ce dernier avait cru pouvoir rétablir la situation par des contre-attaques violentes. Mais l'armée grecque se montra aussi énergique dans la défensive que dans l'offensive. Après avoir subi de lourdes pertes, Cavaglieri dut se résigner à battre en retraite.

Dès qu'il eut pris l'initiative des opérations, le général Papagos, tout en tenant les autres fronts, concentra ses efforts sur Koritza. Il s'agissait non pas de prendre la ville — qu'est-ce qu'une ville, a dit Foch, sinon une agglomération des maisons habitées par des civils qui gênent l'armée ? — il ne s'agissait pas seulement d'occuper cet important centre de ravitaillement, mais surtout de rejeter l'armée italienne sur la région montagneuse qui borde le lac Ochrida où elle ne pourrait plus faire usage de sa supériorité en matériel motorisé, en chars blindés et en tanks.

Ce qui avait réussi de ce côté-là fut employé avec le même succès sur le front du centre. Le but de l'état-major grec en s'emparant de Premeti et d'Argyrocastro était de repousser les Italiens vers les hauteurs du Chimarra et ainsi rendre peu utile leur supériorité matérielle.

Que ces deux opérations aient réussi aussi complètement prouve combien le plan, quoique hardi, fut minutieusement préparé et combien l'exécution, quoique difficile, fut énergiquement menée.

Dans l'histoire de la Grèce, ces faits d'armes constitueront un véritable titre de gloire.



LA SUPERIORITE du soldat grec sur le soldat italien est incontestable. Quelque part en Grèce, des soldats grecs soutiennent un Italien blessé. Celui-ci semble mal en point.



LE MORAL du soldat grec est un des facteurs essentiels de la victoire. Ces soldats hellènes entourant deux correspondants de guerre étrangers sont remplis d'enthousiasme.

Les Italiens refoulés vers des terrains accidentés, par un froid très vif, devant se battre contre des hommes bien entraînés, résistant aux rigueurs d'un climat auquel ils sont habitués, sont obligés de se tenir dans une défensive qui n'a aucun espoir de se traduire en offensive, tant que le haut commandement hellénique maintiendra sa tactique actuelle des coups de boutoir échelonnés, frappés au moment propice et à l'endroit voulu.

Les troupes du général Papagos se trouvent sur une ligne, facile à voir sur la carte, qui va des hauteurs voisines d'El-Bassan — à michemin entre Pogradetch et El-Bassan — au nord de Moskopolis, Premeti, Argyrocastro et Chimarra.

L'hécatombe de généraux commandants en chef n'est pas faite pour améliorer son état d'esprit. Il sent que la guerre est perdue et que l'Italie s'est fourvoyée dans un dédale d'où il lui sera difficile, sinon impossible de sortir.

Donc, des forces en présence, les Grecs tiennent la plupart des fils directeurs. Ils ont neutralisé l'avantage du nombre et du matériel que possédaient les Italiens ; ils ont l'initiative des opérations ; ils se battent sur un terrain qui leur est familier avec un moral qui a fait l'admiration du monde.

Voilà le secret des victoires grecques en Albanie, des victoires qui d'ailleurs promettent de splendides lendemains.



SUR UNE ROUTE LAVEE PAR LA PLUIE, DANS LA MONTAGNE COUVERTE DE NEIGE, UNE COLONNE S'AVANCE, DEFIANT LE FROID, LES SOLDATS DERRIERE LES MULETS

ILS COMBATTENT DANS LA NEIGE



DEVANT UNE FOURRAGERE SUR LAQUELLE LA NEIGE A MIS COMME DES GRAINS DE SEL, UNE SENTINELLE VEILLE, SOURIANT, L'ARME AU PIED.



AU SOMMET D'UNE COLLINE, SILHOUETTE GRISE SE DETACHANT SUR LE FOND BLANC DE LA MONTAGNE, UN CLAIRON SONNE L'APPEL QUE L'ECHO REPETE.



AU PRIX DE GRANDS EFFORTS, UN CANON A ETE INSTALLE DANS LA MONTAGNE. LA PIECE ET SES SERVANTS SONT TOUT ENTOURES DE NEIGE.



L'INSTALLATION D'UN CAMP GREC QUELQUE PART DANS UN PETIT VILLAGE ALBANAIS. UN SOLDAT DEBLAYE LE SOL AVANT DE POSER UNE TENTE.



SUR UN MORCEAU DE ROCHER, UNE MITRAILLEUSE A ETE POSEE. COUCHES DANS LA NEIGE, DEUX SOLDATS, ATTENTIFS, SONT PRETS A TIRER.

LA PETITE HISTOIRE
DE LA GUERRE ITALO-GRECQUE

SUR LE FRONT, profitant d'un moment d'accalmie, un soldat grec écrit à sa famille. « Nous vaincrons », lui affirme-t-il.

La grandeur d'un peuple ne se mesure pas qu'à des combats sur les champs de bataille, mais, également, à des petits faits qui sont l'image de sa vie quotidienne.

Les journaux grecs sont, depuis le début de la guerre, remplis de récits et d'informations qui, mieux que toute autre chose, permettent de se rendre compte de la façon dont le peuple grec lutte contre son agresseur.

Il y a, d'abord, le magnifique exemple de solidarité donné par les Grecs, aussi bien ceux de la métropole que ceux de l'étranger. Dès les premières heures des hostilités, d'innombrables télégrammes affluèrent à Athènes, venant de toutes les régions du monde où se trouvaient des Grecs et annonçant au gouvernement des envois de fonds destinés à la défense nationale. C'était à celle, parmi les colonies grecques de l'étranger, qui aurait envoyé la plus grande somme. Dans cette admirable compétition pour le bien de la patrie, ce sont les Grecs d'Egypte qui se sont inscrits en tête. Les Grecs d'Amérique sont venus en second lieu.

Dans la métropole, des listes de souscriptions furent également ouvertes et chacun, du plus riche au plus pauvre, tint à y figurer. Les dons faits atteignirent rapidement des millions de drachmes. Il n'y eut pas, d'ailleurs, que des donations en argent. Il y eut aussi des donations en nature. Les grandes maisons d'alimentation donnèrent des vivres, les fabricants de cigarettes du tabac, les maisons de confection des vêtements, les sociétés de transport des camions, des automobiles. Ils sont légion les Grecs qui, en cette circonstance, firent don de leur voiture à l'Etat. Des mécènes réalisèrent des objets d'art, des tableaux et remirent le montant de la vente aux autorités. Quant aux humbles, ils donnèrent ce qu'ils purent, qui un anneau, souvenir d'un mariage heureux, qui une machine à coudre, qui des ustensiles en aluminium. Des paysans donnèrent des chevaux, des bœufs, du bétail. Les ecclésiastiques euxmêmes se mirent de la partie et l'on vit, par exemple, tel supérieur de couvent mettre en gage dans une banque d'Athènes des ex-voto d'une valeur de plusieurs millions de drachmes et remettre ensuite le montant obtenu au gouvernement aux fins de la défense nationale.

* * *

Les soldats grecs, d'une façon générale, ne se laissent pas impressionner par le matériel que les Italiens utilisent contre eux. Les Grecs préfèrent faire la guerre à l'antique et le spectacle de chars blindés, par exemple, ne les émeut pas outre mesure. Témoin ce fait qu'un soldat du front raconte à son père dans une lettre que la presse athénienne a publiée :

« Après un combat, neuf chars blindés italiens étaient restés dans le « no man's land » à moitié démolis par les obus grecs. Le soir une section ennemie descendit pour les garder jusqu'à ce que les Italiens puissent venir tirer de là ces monstres inanimés. Cette garde, pour s'assurer une fuite rapide, descendit sur des motocyclettes. Nos hommes n'avaient aucun intérêt pour cette ferraille, mais les motocyclettes les tentèrent. Un soir donc, ils prirent avec eux un détachement du génie et descendirent vers l'ennemi. Et tandis que le génie achevait à la dynamite la destruction des chars, nos fantassins chassèrent les Italiens, leur prirent toutes les motocyclettes et les ramenèrent triomphalement au commandement de leur compagnie. »

* * *

La guerre que les Grecs font actuellement aux Italiens est, à un certain point de vue, une croisade. Les Grecs, à juste titre d'ailleurs, sont convaincus que le droit et le ciel sont pour eux. Ils se sont placés sous le signe de la Vierge de Tinos à laquelle ils demandent de protéger leur armée. Avant les combats, les soldats, le matériel sont bénis par les prêtres présents. Ceux-ci, dans beaucoup de cas, marchent au-devant des troupes. Un journal grec a raconté l'histoire de ce prêtre qui se trouvait dans un village pris, au début de la guerre, par les Italiens. Quand les troupes hellènes, ayant reconquis le lieu, pénétrèrent dans le village, le prêtre bénit ses sauveurs puis, sans attendre, revêtit une tunique militaire sur sa soutane et se plaça à la tête des troupes qu'il guida dans leur avance. Au cours de la guerre de l'indépendance hellène, des prêtres grecs — et, parmi eux, le fameux diacre Athanase — jouèrent également un rôle de premier plan.

* * *

La valeur des armées hellènes a suscité l'admiration des Italiens eux-mêmes. Ceux-ci n'en ont pas moins, dans beaucoup de cas, vis-à-vis des soldats grecs, des comportements indignes des traditions guerrières.

Un journal d'Athènes a raconté récemment l'histoire de ce soldat grec qui, ayant été fait prisonnier par les Italiens, se vit enlever par eux trois dents en or qui ornaient sa bouche et qui constituaient, d'ailleurs, son seul bien. Délivré par l'avance des troupes hellènes, ce soldat raconta l'événement à ses supérieurs lesquels ouvrirent une enquête afin d'établir les faits. Ceux-ci figureront probablement dans un nouveau Livre Blanc sur la guerre et renseigneront le monde sur certains aspects de la guerre italienne.

* * *

Un autre fait indique également avec éloquence la façon dont les Italiens se comportent vis-à-vis de leurs adversaires. Dans une lettre publiée par la presse grecque, un soldat des premières lignes écrivait récemment :

« Dans un village que nous avons repris, nous avons trouvé un des nôtres que les Italiens avaient fait prisonnier et qu'ils avaient lié à la porte d'une maison. Ce soldat nous a dit qu'ils ne l'avaient pas fait prisonnier dans un combat, mais qu'il s'était égaré de nuit au cours d'une mission et avait eu le malheur de tomber entre les mains des Italiens. Quand notre compagnie commença à pénétrer dans le village, tandis que l'ennemi l'évacuait en toute hâte, un capitaine italien lui lança une grenade pour le tuer. Heureusement, la grenade n'éclata pas et notre camarade délivré promit à la Vierge de Tinos, qui est la patronne de notre compagnie, un cierge aussi haut que lui pour qu'elle nous aide à venger notre « Helli ».

* * *

Ces méthodes, aussi extraordinaire que cela puisse paraître, les Italiens les emploient également vis-à-vis de leurs propres troupes et ils sont nombreux les soldats fascistes qui ont été tués, au combat, par les balles de leurs frères d'armes ou les bombes de leur artillerie.

Ce récit, fait par un soldat du front central, en est la meilleure preuve :

« Nos sections attaquaient vigoureusement un point d'appui de l'ennemi. Ce point résistait fermement et l'officier grec qui dirigeait l'attaque rencontrait pour la première fois une résistance si acharnée. Il avait acquis l'expérience que les Italiens reculent sans demander leur reste dès qu'une attaque des nôtres se dessine. C'est ce qui explique sa surprise. Finalement l'ennemi recula devant l'impétueux élan de nos lions. Or ces troupes en retraite essuyèrent le feu des troupes italiennes postées derrière elles. Une section motorisée décima ces malheureux qui avaient bravement résisté. Il ne s'agit pas là d'une méprise. Les soldats qui avaient bravement combattu étaient albanais et les chars d'assaut... italiens. »

L'un des plus beaux faits d'armes de la guerre italo-grecque a été, dans le domaine naval, accompli par le sous-marin « Papanicolis ».

La veille de Noël, le sous-marin grec, ayant franchi le canal d'Otrante, surveillait les abords de Valona à la recherche de quelque navire ennemi. Un peu avant 11 heures, un grand convoi apparut, fortement escorté par des contre-torpilleurs et des avions. Dominant son impatience et celle de son équipage, le commandant laissa les navires ennemis s'approcher pendant qu'il prenait les mesures nécessaires pour que le « Papanicolis » ne fût pas décelé par les appareils d'écoute ou les vigies des Italiens. A 12 h. 20, il jugea que le moment d'agir était venu.

L'une après l'autre, quatre torpilles furent lancées. L'une après l'autre, avec une sûreté merveilleuse, elles atteignirent leur but, coulant trois navires et en endommageant un quatrième.

Surpris par l'attaque, les Italiens donnèrent aussitôt la chasse au sous-marin. Avions et contre-torpilleurs se dirigèrent vers le lieu où il était sensé se trouver.

Pour échapper à la poursuite de l'ennemi, le « Papanicolis » plongea à 30, puis 40, puis 60, puis 80, puis 90 mètres. Après quoi, il se laissa entraîner par les courants marins qui le conduisirent au nord, en un point éloigné de l'action.

Pendant trois heures, les contre-torpilleurs italiens continuèrent à lancer des bombes. Après quoi, ils sillonnèrent la mer en s'efforçant de découvrir le sous-marin au moyen de leurs hydrophones. La chasse dura dix heures. Après quoi les Italiens abandonnèrent.

Le lendemain, 26, le « Papanicolis », aperçu par des avions italiens, fut l'objet d'un bombardement intensif qu'il réussit, cependant, à esquiver. Le 27, il rejoignit sa base sain et sauf, tandis que tous les navires battant pavillon britannique en Méditerranée arboraient, sur l'ordre du commandant en chef de la flotte, le grand pavois en son honneur.





DES PRISONNIERS ITALIENS sont transportés en motocyclettes par des soldats hellènes. Alors que les troupes italiennes se comportent vis-à-vis de leurs prisonniers d'une façon souvent déplorable, les Grecs traitent leurs ennemis d'une façon parfaite. Ci-contre : un paysan albanais offre des cigarettes à des soldats grecs, libérateurs de son pays.

LE TEMPLE DE ZEUS OLYMPIEN, MONUMENT CONSTRUIT PAR DES ARCHITECTES ROMAINS ET COMPLETE TROIS CENTS ANS APRES PAR L'EMPEREUR HADRIEN.



LES TRESORS DE LA GRECE ANTIQUE MENACES PAR LA GUERRE AERIENNE

La Grèce est certainement le pays du monde qui jouit du plus grand prestige auprès des intellectuels et des artistes de toutes les nationalités. Quand éclata la guerre italo-grecque, la première pensée des intellectuels du monde entier fut une pensée d'inquiétude. Les nombreux monuments que la Grèce compte et qui sont les vestiges d'un passé de civilisation unique étaient en péril. Ils risquaient d'être détruits ou endommagés par le combat dont le sol grec allait être le théâtre et un raid aérien pouvait, à n'importe quel moment, les ravir à l'admiration du monde. Jusqu'ici, les monuments de la Grèce antique n'ont subi aucune atteinte. Le Parthénon et les autres temples qui se dressent sur l'Acropole demeurent intacts. Il est vrai que des mesures spéciales ont été prises pour protéger Athènes contre les raids ennemis. L'agresseur italien n'ignore pas, d'autre part, avec quelle indignation serait accueillie, dans le monde, une tentative de destruction de ces monuments d'une valeur archéologique et historique inestimable. Le Parthénon et les monuments qui l'entourent sont parmi les plus vieux du monde. C'est, en effet, en l'an 447 avec Jésus-Christ que les Athéniens, dont la ville avait été détruite par les Perses, commencèrent à en reconstruire une nouvelle qu'ils dédièrent à la déesse Athénée. Sur la colline de l'Acropole, ils édifièrent en seize ans une série de temples, de théâtres, de statues — parmi lesquelles un immense cheval de Troie — dont on évalue le coût à plus de cinquante millions de livres. Un siècle plus tard, Athènes fut conquise par le Macédonien Alexandre, lequel apprécia tellement la civilisation grecque qu'il voulut en répandre les principes à travers le monde. Les monuments de l'Acropole demeurèrent en excellent état jusqu'en 1687, date à laquelle les Italiens assiégèrent Athènes occupée par les Turcs. Ceux-ci se servaient du Parthénon comme d'un arsenal. L'ayant appris, les Italiens le bombardèrent, l'endommageant gravement. Une explosion endommagea les Propylées. Quant à l'Erechthéion, il fut atteint au cours d'un siège de la ville d'Athènes en 1807.



EVZONES DANSANT UNE DANSE NATIONALE SUR LE PARTHENON. CI-CONTRE : LES GRADINS DU THEATRE DE DIONYSOS, SUR L'ACROPOLE.

LE PARTHENON, SUR L'ACROPOLE, MONUMENT COLOSSAL ET ADMIRABLEMENT CONSERVE QUI TEMOIGNE DEPUIS DES SIECLES DU GENIE DE LA GRECE ANTIQUE



CI-
LE.

ARC DE TRIOMPHE ELEVE EN L'HONNEUR DE GALERIUS A SALONIQUE.



LES DEUX COLONNES D'ENTREE DU TEMPLE DE HERA, EN OLYMPIE.



L'UNE DES SCULPTURES DU FRONTON EST DU TRESOR DE SIPHNOS.

DICTIONNAIRE DE LA GRECE MODERNE



PAYSANNE GRECQUE. Les femmes grecques sont célèbres par leur beauté.

1. LA FAMILLE ROYALE

La famille royale de Grèce descend de Georges Ier qui fut élu roi des Hellènes en 1863.

Né en 1845 à Copenhague, Georges 1er qui avant son accession au trône hellénique s'appelait Guillaume de Slesvig-Holstein-Sonderbourg-Glucksbourg, prince de Danemark, fut assassiné à Salonique, à la veille de l'autre Grande Guerre, le 18 mars 1913.

Constantin, duc de Sparte, né en 1868, lui succéda, mais il fut renversé par Venizelos et son second fils, Alexandre Ier, monta sur le trône. A la mort d'Alexandre, Constantin revint en Grèce et reprit son trône, mais en 1923 il devait, une fois de plus, quitter son pays.

Son fils aîné, Georges II, né en 1890, lui succéda. Mais la Grèce, indécise entre la royauté et la république, voulut essayer cette dernière et Georges II dut prendre la route de l'exil d'où il revint cependant en 1936, rappelé par l'unanimité de son peuple.

Le roi Georges II a épousé la princesse Elisabeth de Roumanie, sœur du roi Carol.

Sa sœur, la princesse Hélène de Grèce, est l'épouse divorcée de l'ex-roi de Roumanie.

Le prince héritier de Grèce, le prince Paul, frère du roi, est né en 1901. Il a épousé, il y a deux ans, la princesse Frédérique, d'origine allemande.

Le roi Georges II a deux sœurs : les princesses Irène et Catherine de Grèce.

Le roi Georges Ier n'eut pas moins de huit enfants : cinq garçons et trois filles.

Les plus connus, en dehors du roi Constantin, sont les princes Nicolas et André de Grèce. Le prince Nicolas est le père de la princesse Olga, née en 1903, qui a épousé le prince Paul, régent de Yougoslavie, et de la princesse Marina, née en 1906, aujourd'hui duchesse de Kent.

Récemment l'Egypte a reçu la visite du prince Philippe de Grèce, fils du prince André, qui est actuellement officier de marine.

2. LES MONTAGNES

Ce qui a, après la vaillante armée grecque, le plus contribué à arrêter, au début de la campagne, l'élan des forces italiennes et à les repousser au delà des frontières, ce furent les montagnes grecques.

La Grèce est un des pays les plus montagneux de l'Europe. Et les plus découpés aussi. Elle semble être, avec ses îles, le reste d'un continent primaire effondré, disloqué au cours du soulèvement alpin.

Néanmoins une chaîne alpine continue à dresser ses cimes neigeuses vers le ciel. Le Tokatdjik Dagh 1.050 mètres, le Kouchtar 2.177 mètres, le Snitchnik 2.068 mètres et l'Olympe 2.985 mètres forment les points les plus élevés de cette chaîne antique.

A l'Ouest, c'est la chaîne du Pinde à laquelle les Italiens se sont heurtés et qu'ils n'ont pu conquérir, alors qu'en Albanie les Grecs en sont venus à bout. La chaîne du Pinde dont la plupart des sommets dépassent 2.000 mètres se ramifie de deux côtés, en jetant des chaînes secondaires. A partir de la Thessalie, ces chaînes s'individualisent en deux chaînons. On note l'Œta 2.158 mètres et le Parnasse 2.459 mètres.

Le Péloponèse n'est pas moins montagneux. Au Nord, c'est l'Olonos qui a 2.224 mètres de hauteur, le Kelmos 2.356 mètres, le Ziria 2.375 mètres. Et au Sud, le Malevos, le Parnon, le Taygète 2.408 mètres et le Sechi constituent les principaux sommets.

Toutes ces montagnes ont joué dans la mythologie et l'histoire, la littérature et les arts de la Grèce antique et contemporaine un rôle prépondérant.

La mythologie est basée sur les dieux qui peuplent les sommets des montagnes.

Aujourd'hui, comme nous l'avons dit, ce sont les monts avec leurs sentiers escarpés, leurs cimes neigeuses, les hommes qui les peuplent et qui les connaissent, ces hommes qu'un climat rude a aguerris, qui ont sauvé la Grèce de l'invasion et porté la guerre en territoire ennemi.

La Grèce doit donc beaucoup aux montagnes dont l'a dotée une nature généreuse.

3. LA POPULATION

La population de la Grèce, au dernier recensement qui remonte à 1938, dépasse 7 millions d'habitants.

A un moment où le problème des minorités se pose partout, la Grèce a l'avantage de n'en posséder presque pas.

Ceci est dû au fait qu'après la dernière guerre gréco-turque, plus d'un million de réfugiés durent rentrer en Grèce où on parvint, au prix d'efforts immenses, à les installer.

Les plus fortes colonies helléniques de l'étranger se trouvent aux Etats-Unis et en Egypte. Il y a aussi une assez importante agglomération en Amérique du Sud.

Du temps de l'empereur Haïlé Sélassié, une petite colonie hellénique existait en Abyssinie où elle se livrait surtout au commerce.

Aujourd'hui, en Grèce, la population de langue grecque représente 92 % de la population. Les personnes parlant le turc qui se trouvent encore dans le pays ne dépassent pas 200.000 habitants. C'est la plus forte minorité. Viennent ensuite, dans l'ordre, ceux de langue judéo-espagnole, environ 85.000, les Slavo-Macédoniens 80.000, et les Arméniens 35.000 hommes.

96 % de la population est de religion grecque-orthodoxe ; le nombre de musulmans est inférieur à 1/2 %, celui des Israélites représente 0.11 % et celui des catholiques 0.05 %.

La Grèce est un pays agricole. Sur sa population totale, ceux qui s'adonnent à l'agriculture représentent 53 %, ceux qui vivent de l'élevage 6 %. De jour en jour l'industrie ne cesse de se développer. Près de 25 % de la population est employé en temps normal dans l'industrie. Les transports et communications occupent 4 %, le commerce environ 8 %, les professions libérales 4 % et les services publics près de 2 %.

4. LA PRESSE

La grande majorité de la population de la Grèce sait lire et écrire. Ceci se reflète sur le tirage des journaux. Tout le monde lit les quotidiens, non seulement à Athènes, mais en province aussi. Et ceci fait que le tirage des journaux dépasse de loin, malgré une population relativement réduite, celui des plus grands organes égyptiens.

La Grèce n'a pas moins de 91 quotidiens dont 3 tirent à deux éditions par jour.

Le « Messager d'Athènes » est le seul quotidien de langue française.

Les principaux journaux d'Athènes sont : le « Proia », le « Kathimérini », l' « Elefthéron Vima », le « Hestia », etc. Tous sont soit affiliés à un parti politique ou ont une tendance politique déterminée.

Les revues sont beaucoup plus nombreuses encore et englobent toute l'activité humaine, allant de l'hebdomadaire satirique au politique, financier, artistique, scientifique, littéraire, religieux, etc.

5. L'ENSEIGNEMENT

L'afflux des réfugiés après l'accord avec la Turquie avait fait baisser, à un moment donné, le pourcentage des personnes lettrées, mais un effort tendant à instruire les adultes, tandis que la jeunesse suit obligatoirement les écoles, a redressé la situation.

Près d'un million d'élèves, sur une population de sept millions, suivent les cours des écoles primaires.

Pour permettre à la jeunesse transplantée de Turquie, de Bulgarie et d'ailleurs de pouvoir gagner sa vie en cultivant rationnellement les terres mises à sa disposition, on créa, de 1928 à 1932, 30 écoles agricoles et 90 cours du soir.

On compte également de fort nombreuses écoles secondaires, des écoles supérieures pour filles, des écoles normales et des écoles de commerce, sans compter celles des Arts et Métiers, etc.

La Grèce a deux universités : celle d'Athènes et celle de Salonique. L'Université d'Athènes compte six facultés : Théologie, Philosophie, Droit, Sciences, Physique et Mathématiques, Médecine.

A côté de l'Université fonctionnent de nombreuses institutions auxiliaires d'enseignement telles que la Bibliothèque universitaire, l'Amphithéâtre d'anatomie, le Laboratoire de physiologie, le Laboratoire de chimie ainsi que de nombreux musées : Anthropologique, d'Hygiène, de Criminologie, Zoologique, Minéralogique, Paléontologique, Géologique, Botanique.

L'Université de Salonique n'a que trois facultés : Philosophie, Sciences juridiques et économiques, Sciences physiques et mathématiques.

6. L'ARCHEOLOGIE

Comme en Egypte, de nombreuses sociétés savantes percent la terre millénaire de la Grèce pour étudier sa merveilleuse civilisation antique et aussi pour retirer les précieuses œuvres d'art qu'elle recèle encore.

La première mission d'archéologie étrangère à s'établir en Grèce fut l'Ecole Française d'Athènes fondée en 1846. L'Institut d'archéologie allemand ne vint que plus tard, beaucoup plus tard, en 1874. Il fut suivi par l'Ecole Américaine d'études classiques fondée en 1882, l'Ecole archéologique anglaise 1886, l'Institut archéologique autrichien 1897 et l'Ecole royale italienne d'archéologie fondée en 1909. Cette dernière a sans doute dû maintenant fermer ses portes...

L'école française a mis à jour le fameux sanctuaire d'Apollon de Delphes et a découvert aussi sur un îlot rocheux battu par la mer des Cyclades un autre sanctuaire dédié au même dieu et entouré d'une ville marchande aux rues étroites et tortueuses, aux colonnades encore debout et aux mosaïques splendides et vives qui en font la Pompéi de la mer Egée.

L'école allemande a exhumé un ensemble imposant d'édifices, dont le temple de Junon à Samos est le plus célèbre.

L'école anglaise a découvert Sparte et le sanctuaire d'Artémis Ortha, Mégalopolis et son grand théâtre ainsi que d'autres monuments d'un grand intérêt en Thessalie et en Crète.

Presque toute l'ancienne cité de Corinthe a été mise à jour par l'école américaine. Mais la plus belle découverte de l'Institut américain fut celle de l'Agora athénienne.

Les écoles autrichienne et italienne comptent également d'intéressantes découvertes.

Mais tout ne fut pas l'œuvre d'étrangers. La Société Archéologique grecque a également, et dans une très grande mesure, contribué à mieux faire connaître la Grèce antique. On lui doit la découverte de la bibliothèque d'Adrien, celle de la grande Agora de l'époque romaine, les vestiges du sanctuaire d'Apollon Amycléen, ainsi que des fouilles byzantines du plus haut intérêt.

7. LA LITTERATURE

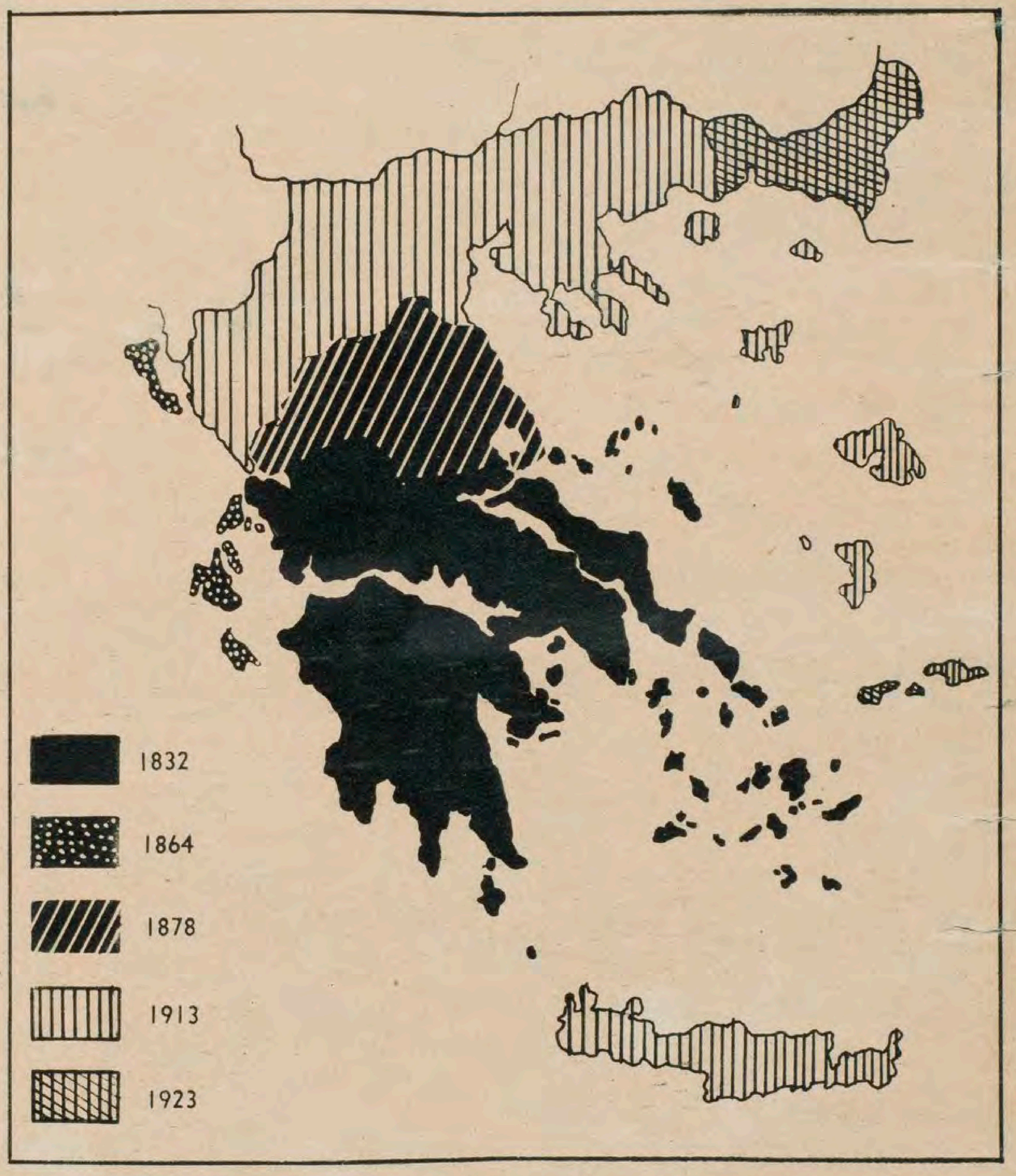
Nous ne remonterons pas à l'antiquité, ni à la littérature de la génération précédente dominée par la poésie, une poésie d'un lyrisme débordant.

Des auteurs grecs modernes ou contemporains, Costi Palamas est, de l'avis général, le plus grand, celui dont la renommée, dépassant le cadre de la Grèce, s'est étendue sur le monde. Traduites en français, en anglais, en espagnol, les œuvres de Palamas ont reçu partout un accueil enthousiaste. Romain Rolland a dit que Palamas est le plus grand poète de l'Europe contemporaine.

De nombreux autres écrivains se sont distingués. On cite Jean Polémis, poète d'un talent agréable et facile, Georges Drossinis dont plusieurs œuvres furent traduites en français et en allemand, Costi Hadjopoulos, connu surtout pour ses traductions de Gœthe qui sont d'excellente facture.

Miltiade Malacassi, cousin de Jean Moréas, a écrit des vers qui ont été mis en musique par plusieurs compositeurs hellènes.

Il faut citer aussi le grand poète Constantin Cavafis, mort à Alexandrie en 1933 et dont le



CARTE historique de la formation de la Grèce indiquant les régions successivement rattachées au territoire hellène de 1832 à 1923, à la suite des diverses guerres de la Grèce.

UN PAYSAGE de Grèce, terre de lumière et de beauté. Portant le costume national, orné de paillettes et de dentelles, des habitants de l'île de Salamine se préparent à aller pêcher. L'eau, la nature alentour, respirent la paix. Le ciel, d'un bleu attique, est d'une pureté merveilleuse. On imagine avec peine que ce paysage de poésie est d'un pays en guerre.

talent personnel fut violemment combattu par ses adversaires, alors que ses disciples le portaient aux nues.

Signalons aussi Georges Souris, l'auteur d'un journal hebdomadaire en vers, un journal qui dura dix ans... Sotiris Skippis, auteur d'une œuvre abondante et variée dont plusieurs ouvrages furent traduits en anglais et en français, Myrtiotissa qui a traduit en grec les vers de la comtesse de Noailles.

Jean Psichari marque de son empreinte une bonne partie de la prose grecque contemporaine. Parmi les conteurs citons Alexandre Papadiamandi, André Karkavitsas, Jean Kondylakis, Constantin Christomanos qui devint célèbre à la suite de son « Livre de l'Impératrice », un journal pathétique qui narre le récit de son amitié avec Elisabeth d'Autriche. Cet ouvrage fut traduit en allemand et en français. La traduction française est préfacée par Maurice Barrès.

Grégoire Xénopoulo est un des rares romanciers professionnels que compte la littérature grecque. Ses romans ont pour la plupart obtenu beaucoup de succès. On lui doit aussi d'avoir révélé en Grèce la poésie de Cavafis.

Dans la littérature grecque, la critique littéraire occupe une place importante. On traduit également en nombre sans cesse croissant les auteurs étrangers.

De nombreux auteurs grecs tentés par le succès de Jean Moréas ont essayé d'écrire directement en français. La plupart d'entre eux échouèrent. Pourtant Nicolas Ségur, dont les romans sont très appréciés en France, est un ancien journaliste d'Athènes dont le nom véritable est Episcopopoulos.

8. LE THEATRE. LES ARTS

Le théâtre grec se compose surtout de pièces traduites de langues étrangères et aussi d'un certain nombre d'œuvres originales grecques.

Mais le théâtre gravite surtout autour de deux grandes artistes très aimées du public : Cybèle et Cotopouli.

Toutes deux jouent de tout et bien, mais avec un tempérament incomparable, elles excellent dans la tragédie.

Parmi les autres artistes appréciés, on cite Mme Aliki, fille cadette de Cybèle qui se spécialise dans le genre comique, M. Argyropoulo, M. Murat, M. Logothéditis, etc.

Dans le domaine des films des efforts ont été tentés, mais ils sont encore loin d'atteindre la bonne production étrangère. Nous en avons vu quelques-uns en Egypte. Ils ont tous une longue voie à traverser avant d'aspirer à la classe internationale.

Dans le domaine de la peinture, on peut dire que les trois fondateurs de la peinture grecque sont Nicéphore Lytras, N. Gysis et G. Jacovidès. Ils furent les maîtres d'une floraison de peintres qui occupent aujourd'hui une place marquée dans le monde artistique international. Parmi ceux-ci citons quelques-uns qui sont très connus en Egypte : Roilos, Lembessis, Rallis, Doukas, Pantazis, Phocas, Thomopoulos, Savidis et Mme Thalia-Fiora Caravia, le grand peintre alexandrin.

On ne saurait oublier Galanis qui est aussi connu à Paris — où il vivait jusqu'à la guerre — qu'à Athènes.

La caricature a toujours été très appréciée en Grèce où, en temps normal, la politique joue un rôle rarement connu dans les autres pays. Pour attaquer l'adversaire, pour le railler, on a recours à la caricature. Roilos, Dimitriadis Xénopoulos comptent parmi les meilleurs caricaturistes hellènes vivant en Grèce. Il ne faudrait pas non plus oublier Kem (Kimon Marengo), né à Alexandrie de parents grecs et qui est en train de se tailler une réputation internationale comme caricaturiste à Londres.

Pour la sculpture, l'héritage de la Grèce contemporaine est lourd, lourd d'un passé glorieux et que nul au monde ne saurait plus égaler. C'est pourquoi, quoi que puissent faire les contemporains, on leur opposera toujours les anciens. Cependant, signalons comme sculpteurs de talent : Dimitriadis, Thomopoulos, Tombros et Sochos.

9. LE COSTUME NATIONAL

La réputation des Evzones, depuis la guerre italo-grecque, est devenue mondiale. Nous avons l'habitude de nous figurer ces régiments d'élite dans leur costume de parade, c'est-à-dire en « fustanelle » brodée, les chaussures à la pointe recourbée et le couvre-chef moyenâgeux. Pourtant, ces splendides guerriers vont au combat en kaki, comme leurs alliés britanniques. Et l'Evzone ce n'est pas le costume, mais le guerrier.

Pourtant, dans la vie actuelle de la Grèce, dès qu'on sort des grandes villes, le costume joue un rôle important.

Chaque contrée présente un type spécial, car non seulement la façon de se vêtir du paysan diffère selon qu'il habite les montagnes, les plaines ou les îles, mais chacune de ces régions plates, insulaires ou montagneuses a son propre costume. Les étoffes avec leurs dessins variés, aux coloris riches et multiples, les coiffures si variées, si poétiques, constituent les éléments vestimentaires les plus caractéristiques parmi les paysans de l'Hellade.

Ces étoffes, ces parures sont fabriquées dans des ateliers de famille où le patron travaille avec les siens et quelques ouvriers.

La broderie est également un art qui remonte bien loin au cours des siècles. Chaque contrée produit une catégorie déterminée que les Grecs reconnaissent facilement. Il y a d'ailleurs la broderie continentale et celle des îles.

Naturellement, dans les grandes villes tout le monde s'habille à l' « européenne », mais dans la campagne, le costume national est toujours à l'honneur.

Et les produits des petits ateliers, où l'on travaille souvent fort tard dans la nuit, à la lumière d'une lampe à pétrole, sont fameux non seulement en Grèce, mais dans tous les Balkans.

10. LES GRANDS EVERGETES

Les Hellènes émigrés et enrichis ont toujours pensé à la mère-patrie. Nombreux sont ceux d'entre eux qui ont fondé en Grèce des œuvres sociales, ont doté le pays de musée ou lui ont fait don de navires de guerre, d'écoles militaires, d'avions, etc.

Le plus grand établissement scolaire des Balkans est l'Arsakion, dû à Apostolis Arsakis. C'est lui qui, le premier, pensa à la création de cette cité scolaire à laquelle vinrent s'ajouter par la suite de nombreux pavillons offerts par d'autres donateurs.

Jean Varvakis, protégé de Catherine II de Russie, offrit à la Grèce le lycée Varvakion qui a coûté 10 millions de drachmes.

Georges Rizaris, mort il y a cent ans, léguait à la nation sa fortune qui devait servir à l'entretien d'un séminaire. Cette fortune s'élève aujourd'hui à 55.730.000 drachmes.

L'Ecole normale fut construite par un Grec de Russie, Grégoire Marsly.

L'Université d'Athènes fut fondée par souscription nationale.

Le musée est dû à un don de Démètre Bernardakis.

L'Ecole supérieure des sciences positives et pratiques a pu être créée grâce à la munificence de Nicolas Stornara, Michel Tossizza et Georges Avéroff.

Georges Avéroff a aussi offert à son pays le cuirassé qui porte son nom, la prison modèle Avéroff et l'Ecole militaire des Evelpides ainsi que l'Odéon d'Athènes.

C'est en Egypte qu'Avéroff a fait fortune. Une rue d'Alexandrie ainsi qu'une grande école grecque de cette ville portent son nom.

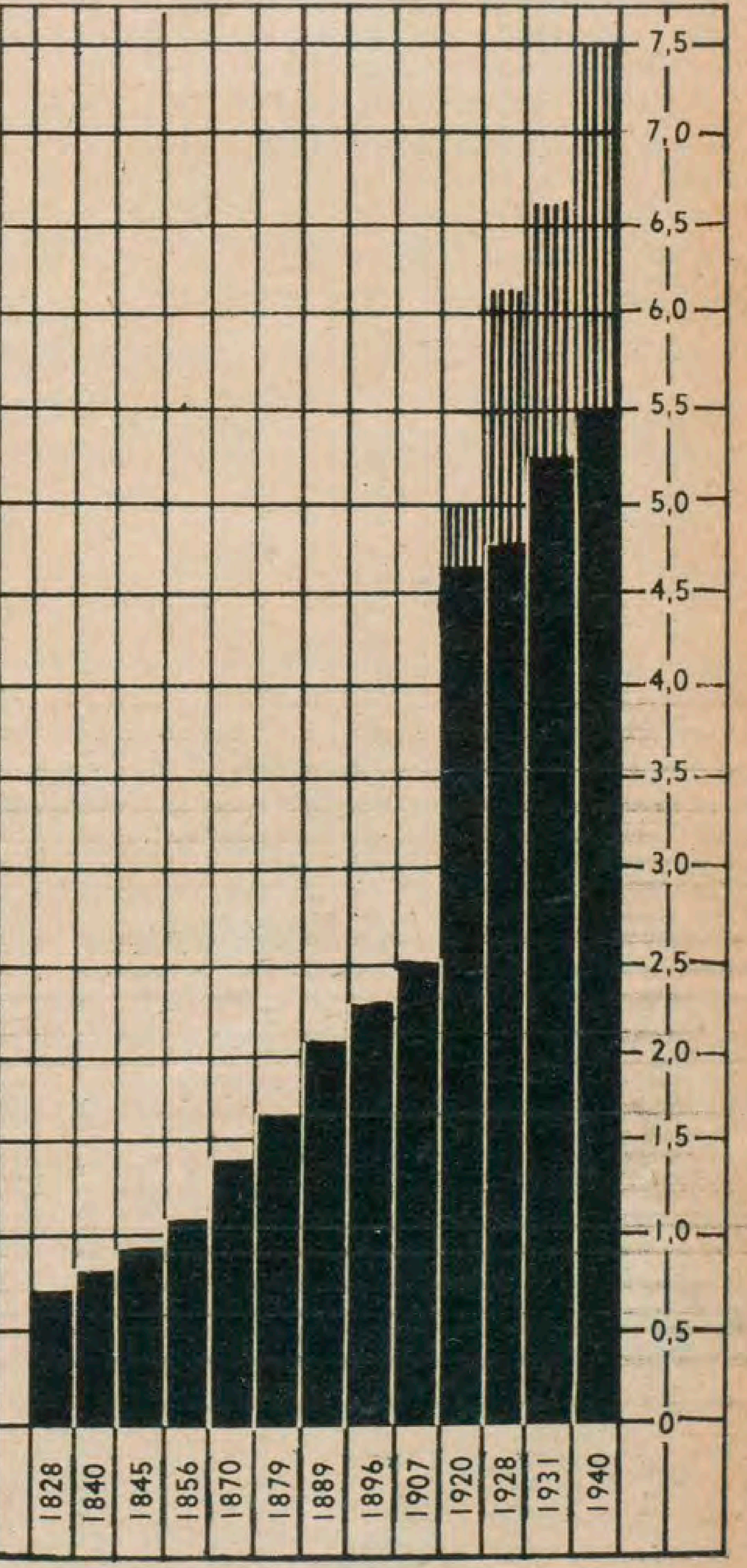
Un autre Hellène d'Egypte, Pandely Vassanis, a construit l'Ecole des cadets de la marine.

Le stade d'Athènes est dû à Evanghelos et Constantin Zappas qui avaient fait fortune en Roumanie.

La Bibliothèque nationale fut offerte à la nation par Panaghi Vagliani dont la fortune avait été amassée en Russie et en Angleterre.

Un musée fut offert à la ville d'Athènes par Antoine Benachi d'Alexandrie.

Et combien d'autres bienfaiteurs, qu'il serait trop long de nommer, ont contribué à la richesse intellectuelle et artistique de la Grèce contemporaine !



GRAPHIQUE montrant l'accroissement de la population de la Grèce qui, de moins d'un million en 1828, dépasse aujourd'hui les sept millions. Les parties en grisé indiquent le pourcentage des réfugiés.

DANS LE CIEL DE L'HELLADE

VISITE A UN AERODROME QUELQUE PART SUR LE FRONT

Nos lecteurs trouveront ci-après un reportage sur une visite à un aérodrome grec, quelque part sur le front d'Albanie. Le reportage est dû à la plume du journaliste hellène G. Lydias. Spécialisé, depuis de longues années, dans les questions concernant l'aviation, M. G. Lydias est le premier journaliste grec ayant obtenu du haut commandement et du ministère de l'Air l'autorisation de visiter les bases.

Tout paraît paisible et serein à cette heure où un soleil radieux illumine le paysage neigeux et chauffe la terre humide de l'aérodrome. Rien, alentour, ne rappelle la guerre si ce n'est les quelques soldats qui remplissent les rubans des mitrailleuses en fredonnant une chanson ridiculisant Mussolini.

On croirait que ce paysage n'a jamais connu une période si paisible. On dirait un paysage camouflé. Un coin, d'un pittoresque superbe, de l'Hellade. Tout alentour et en des lieux appropriés sont cachés — pour ne pas être vus d'en haut — des avions de toutes tailles toujours prêts à une action immédiate. Des bombardiers grandioses et imposants brillent aux reflets du soleil, et l'on peut dire qu'ils se ressentent des prouesses que les aviateurs hellènes leur ont déjà fait réaliser.

Un peu plus loin, une escadrille de chasseurs — qui ressemblent à des jouets du Nouvel An — se cache aux regards de l'ennemi. Ce sont les « Davids » incomparables de l'aviation royale hellénique, ceux qui mettent hors de combat et terrorisent les géants de l'ennemi, ceux qui luttent et vainquent à des combats d'un contre trois.

Une grandiose et émouvante histoire s'écrit, en dehors des fronts, sur le ciel de l'Hellade. Avec l'épopée nationale, qui a commencé le 28 octobre sur les sommets des montagnes de l'Epire et de la Macédoine de l'Ouest, des gloires nouvelles jaillissent du ciel de l'Hellade où se déifient la grandeur et la puissance de la jeune aviation hellénique jusqu'à hier inconnue.

L'opinion publique internationale sera émerveillée quand il sera possible de raconter tous les exploits accomplis par cette aviation.

Tandis que je regarde ces fortes et imposantes machines que les rayons du soleil caressent amoureusement, je me rends compte de ce qu'il a fallu d'efforts et de lutte au chef du gouvernement pour constituer ses actuelles forces aériennes dont l'intervention a été si efficace que l'on peut affirmer que, si la Grèce avait eu un nombre plus considérable d'appareils, la guerre aurait été terminée aussitôt après la première retraite générale des Italiens.

Tous ceux qui, en temps de paix, se sont attachés à compléter et à améliorer notre aviation mettent actuellement toute leur énergie dans l'effort commun.

Quant à ceux qui se sont empressés d'offrir leur argent en réponse au premier appel historique et prophétique lancé par le chef du gouvernement pour notre aviation, ils peuvent être maintenant fiers avec tous les Hellènes. Les avions qui ont été achetés ont — comme matériel — été à la hauteur de ceux qu'ils combattent. C'est là le meilleur cadeau offert à la nation.

* * *

Mais j'abandonne ces pensées en marge de la guerre aérienne. Le téléphone sonne sans arrêt. Des mots s'inscrivent sur le carnet des signaux. C'est l'ordre « d'exécuter immédiatement un bombardement contre des colonnes en marche » qui ont été signalées par des avions de reconnaissance. Le temps fixé pour l'exécution de l'ordre, pour le décollage, ne permet aucun retard. Les bombes sont posées en toute hâte sur de petits chariots à deux roues et sont chargées sur les avions. Les pilotes revêtent leurs uniformes, passent leurs casques et grimpent sur les bombardiers. Les portes se ferment, les mises en contact transmettent le courant aux machines. Un petit mouvement à l'hélice, une étincelle, une explosion connue, un peu de fumée s'échappent du tuyau d'échappement et les alentours sont troublés par le bruit endiablé des moteurs. Les avions font un tour et se ruent vers le centre du terrain. Quelques moments encore et les « mégathériums », développant toute la force de leurs moteurs, s'élancent pour le décollage. En courant, ils semblent effacer avec leurs ailes le tableau du paysage serein et paisible, les montagnes neigeuses, la boue qui — chauffée par le soleil — dégage des vapeurs, les paysans qui labourent — insoucieux — leurs terres, les aviateurs qui continuent à fredonner leur chanson tout en remplissant les bandes des mitrailleuses... Puis la paix revient encore, mais ce n'est qu'une paix apparente, une paix qui cache une angoisse pour ceux qui sont partis.

Le cœur commence à battre plus vite et l'on regarde avec fièvre la montre dont les aiguilles tournent si lentement... Une, deux, trois heures et l'angoisse augmente. Pourquoi tardent-ils ? J'attends comme tous les autres. J'écris, je m'arrête, je marche sur la terre boueuse. J'attends qu'ils soient de retour pour achever ces lignes. Quelqu'un entend le bourdonnement d'un moteur. Les voilà qui arrivent. Mais un avion manque. Cependant l'inquiétude n'a pas le temps de se manifester. Le retardataire atterrit lui aussi sain et sauf. Les équipages descendent contents, mais frissonnants.

— Alors ?

— Tout va bien ! Une colonne a été dispersée par des bombes jetées à une altitude très basse. Les ponts désignés ont été détruits.

Quelques mots seulement, mais ils expriment une lutte, un effort de plusieurs heures.

De tels faits sont du domaine de chaque jour. Souvent, quand rentrent les avions, des appareils manquent. Partis pour leur magnifique voyage, un, deux, trois aviateurs restent dans le ciel, à deux doigts de l'Olympe. Je pense, en écrivant ces lignes, aux quatre héros dont les prouesses, ainsi que celles de leurs camarades, ont permis de prendre Koritza.

Ce jour-là, nonobstant le sang-froid absolu qui dominait partout, on notait une certaine nervosité dans les ordres qui venaient d'en haut. Le bloc montagneux « Ivan », formidable chaîne de fortifications italienne, résistait à toutes les attaques des Evzones et des fantassins.

De puissants contingents ennemis se défendaient avec rage, s'appuyant aux fortifications fixes et demi-fixes d'Ivan. L'infanterie hellène avait déjà repoussé l'ennemi aux deux tiers des sommets du mont « Morova ». Quelques pics seulement étaient tenus encore par de petites forces adverses. Toutefois, plus au nord, des contingents grecs descendaient déjà les pentes de « Morova » vers le passage de « Tsaconi » d'où se faufile la route vers Koritza.

La poussée vers l'avant de nos armées était jugée dangereuse et la capitulation de Koritza impossible, car, en dehors du fait que le passage était couvert par les forts d'Ivan, il arrivait qu'à l'ouest de Morova et juste dans les ravins devant Zeblec, ainsi qu'au sud-ouest d'Ivan, à Svensta, de puissantes batteries d'artillerie lourde ennemie croisaient leurs feux meurtriers sur le défilé de Tsaconi. Aucun homme, aucune voiture ne pouvait passer ce défilé et arriver à Koritza.

UN AVIATEUR GREC, dans un aérodrome, quelque part sur le front, s'apprête à monter dans son appareil, un « David » du dernier modèle qu'il conduit avec maîtrise.

* * *

Quand fut constatée la situation difficile de notre infanterie, il ne se trouva personne pour hésiter et c'est à l'aviation que l'on fit appel pour régler la question. Les équipages rassemblés, on leur donna connaissance de leur mission.

« Les fantassins, leur dit-on, tournent leurs regards vers le ciel... Ils attendent de vous y voir et espèrent que vous leur ouvrirez la route de Koritza, la route qu'ils ont sanctifiée de leur sang... »

Tranquilles mais serrant les dents, ils déployèrent leurs cartes, écoutèrent avec attention les instructions, marquèrent les lieux où se trouvaient vraisemblablement les batteries de l'ennemi et partirent en hâte.

Huit bombardiers légers décollèrent en deux groupes : le premier devait s'attaquer aux batteries de Zeblec et le second celles de Svensta. Des heures d'angoisse s'écoulèrent. Le crépuscule était déjà avancé quand on entendit le bourdonnement lointain des moteurs. Enfin ! L'agonie de l'attente cessait. Commençait le tourment de l'appel... Voici un aviateur qui atterrit, deux, trois... Un avion est en retard dans le premier groupe.

Les avions du second groupe arrivent eux aussi. L'appel recommence. Là encore il manque un avion. Rentrera-t-il ? Tout à l'heure, on a aperçu un avion en flammes qui descendait régulièrement. Peut-être a-t-il atterri quelque part ?

La douleur causée par les absences le dispute à la satisfaction d'avoir mené à bien l'entreprise. Fatigués, engourdis, noircis par le gel, pilotes et mitrailleurs racontent lentement et sans exaltation les faits accomplis...

« Il ne nous a pas été difficile, dit le chef du premier groupe, de découvrir les batteries... Nous nous sommes préparés pour l'attaque pendant que, tout autour de nous, les explosions des bombes de la D.C.A. créaient un véritable enfer. Comme si cela n'était pas assez, les chasseurs ennemis vinrent et se jetèrent sur nous avec rage. Ces batteries devaient avoir une importance extraordinaire pour qu'on les défendît à ce point avec des canons anti-aériens et des chasseurs. Nous commençâmes à attaquer l'un après l'autre. Nous plongions dans le ravin et nous lâchions nos bombes à 200 ou 300 mètres d'altitude. Nous plongeâmes à trois reprises et lâchâmes nos bombes malgré l'attaque des chasseurs ennemis. Nos attaques furent, d'un bout à l'autre, couronnées de succès. Les bombes ont détruit canons et tracteurs. Rien n'est resté debout... »

Le chef du second groupe raconte lui aussi les mêmes faits. Les terribles gardiens du défilé de Tsaconi qui barraient le passage de Koritza aux armées hellènes avaient été détruits par les bombes des avions grecs qui enregistrèrent ce jour-là une grande et remarquable victoire.

Je ne saurais finir sans mentionner ce qu'un officier supérieur, qui se battait en première ligne, déclara quelques jours plus tard au sujet de notre aviation de bombardement.

Les lourds canons ennemis tiraient sans répit contre les armées grecques au moment où les bombardiers survolèrent les lignes. Quelques minutes plus tard, la pluie de projectiles s'arrêta net. Et l'on n'entendit plus rien. Visiblement, les bombardiers avaient fait taire les batteries ennemies. L'officier mentionna même que, quand les bombardiers survolèrent de nouveau les lignes hellènes, les fantassins furent saisis d'un tel enthousiasme qu'ils sautèrent en dehors des tranchées et, avec des vivats, se ruèrent sur les Italiens. Grâce à cet élan, un certain nombre de places fortifiées fut occupé.

Depuis ce jour, en tout cas, quatre aviateurs manquent : le sous-chef d'escadrille Chinaris et les chefs d'équipage Kontidis, Arnidis et Daravingidis. Leurs avions ne sont jamais rentrés.

Leurs noms ont été effacés du tableau de service. Mais ils ont été inscrits sur la liste des héros de cette guerre, qui en compte beaucoup.

LORD BYRON

UN ANGLAIS QUI EST MORT POUR QUE LA GRECE VIVE

L'un des principaux facteurs de la victoire grecque est constitué par l'aide britannique. Dès les premières heures de la guerre, l'Angleterre a accordé à la Grèce une aide matérielle et militaire dont les effets se sont rapidement faits sentir et qui va en s'accroissant. Ce n'est pas la première fois que l'Angleterre aide la Grèce à sauvegarder son indépendance. Il y a cent vingt ans, la Grèce luttant comme aujourd'hui pour sa liberté trouvait auprès de la Grande-Bretagne un appui identique.

A l'origine de la collaboration anglo-grecque, on trouve lord Byron, l'un des plus grands poètes que l'Angleterre ait jamais eus et qui, enthousiasmé par la cause hellène, donna sa propre existence pour que la Grèce puisse vivre libre...

Depuis le 28 octobre, date à laquelle la Grèce a répondu, comme on le sait, à l'agression italienne, un nom est régulièrement mentionné dans les dépêches : c'est celui de Ianina, petite ville de la Grèce du Nord.

C'est à Ianina, la perle de l'Epire, ceinturée de montagnes et noyée dans une forêt d'orangers et de cyprès, que Byron fit, pour la première fois, connaissance avec la Grèce.

Byron était venu à Ianina en touriste. Le jour même de son arrivée, un spectacle s'offrit à ses yeux, exerçant une influence décisive sur sa vie. Suspendu à un arbre, en bordure d'un chemin, un cadavre se balançait : c'était celui d'Efthymio Vlachavas, l'un des premiers Grecs ayant caressé le rêve de libérer sa patrie.

Vlachavas était parvenu à grouper autour de lui un nombre important de partisans prêts à se soulever à un signal donné. Trahi par un de ses collaborateurs immédiats, il avait été fait prisonnier par Aly Tepelen, pacha de Ianina, lequel l'avait fait écarteler vif afin que son exemple servît à tous ceux qui partageaient ses opinions politiques.

Byron médita longuement devant la dépouille de ce héros et il se dit qu'un pays qui donnait le jour à de tels hommes ne pouvait être qu'un grand pays.

A partir de ce moment-là il s'intéressa au sort de la Grèce et son engouement pour ce pays devint vite célèbre parmi ses compatriotes.

Lorsque l'insurrection grecque éclata en 1821, Byron fit preuve d'enthousiasme extraordinaire. Toute l'Europe avait, d'ailleurs, les yeux tournés vers la vaillante petite Grèce qui voulait, elle aussi, avoir sa place au soleil. Tandis que l'Angleterre, la France, l'Autriche et la Russie prenaient position, les intellectuels de tous les pays exprimaient leur admiration pour le courage des Hellènes qui s'efforçaient de secouer leurs chaînes.

L'Angleterre prit parti pour l'Empire ottoman. Elle ne put, cependant, empêcher la formation d'un comité ayant pour but d'aider les Grecs et de leur envoyer des volontaires. Une taverne à l'enseigne de « Crown and Anchor » devint le siège de ce comité. A la tête de quelques jeunes gens, Byron vint y offrir ses services et il fut accueilli avec chaleur. On décida de l'envoyer en Grèce tout de suite afin de stimuler, par sa présence et le prestige de son nom, les rebelles grecs.

Byron, pour la traversée, jeta son dévolu sur le vaisseau « Hercules ». Il emporta avec lui de nombreux costumes doublés de fourrure, car il était très frileux de nature. Il emmena également trois grosses malles contenant des livres. Arrivé à Gênes, il dut, cependant, tout abandonner sur place, car le commandant ne lui permit d'emporter que le strict nécessaire, le bateau étant déjà trop chargé.

Après une traversée assez mouvementée, l' « Hercules » accosta enfin à Céphalonie, île ionienne sous la protection anglaise. Là une autre déception attendait notre héros. On lui avait promis qu'il trouverait à son arrivée des compagnons d'armes qui lui donneraient des instructions et lui indiqueraient le moyen le plus efficace de dépenser les 34.000 livres qu'il avait apportées avec lui. Mais il ne trouva personne et, bien que bouillant d'impatience, il dut se croiser les bras et attendre...

Octobre puis novembre passèrent... Byron attendait toujours les instructions qui n'arrivaient jamais. Entre temps, deux armées rebelles s'étaient formées : l'une sous les ordres d'Odysseus, l'autre sous ceux du prince Mavrocordato. Après avoir longtemps hésité entre les deux, Byron finit par se décider à se ranger aux côtés de ce dernier. Il lui avança une somme de 4.000 livres qui lui permit d'armer ses vaisseaux. Avec le reste de son argent, le jeune Anglais leva une armée de Suliottes, soldats mercenaires au courage légendaire, et alla se placer sous les ordres de Mavrocordato à Missolonghi.

Les événements se précipitèrent... La vie tranquille et sans heurts de l'île de Céphalonie fit place à une autre, remplie d'une fiévreuse activité. En compagnie de Stanhope, son second, Byron parcourut les montagnes, distribuant de l'argent et des armes aux rebelles.

Les munitions qu'il avait commandées en Angleterre tardant à arriver, Mavrocordato et Byron commencèrent à s'impatienter, d'autant plus que des traîtres s'étaient glissés parmi les Suliottes et les incitaient à la révolte. Ils prétendaient que Mavrocordato ne pensait pas à libérer son pays, mais comptait tout simplement le livrer aux Anglais, moyennant de l'argent, naturellement.

Après avoir longuement tenu conseil avec Byron, le prince se décida à attaquer la ville de Lépante que les Turcs occupaient. Mais, à la veille de l'attaque, les Suliottes refusèrent d'avancer et réclamèrent une double solde. Byron, furieux, les renvoya tous et sa fameuse armée fut ainsi disloquée.

A partir de ce moment-là, les choses, d'ailleurs, tournèrent mal pour lui. Il contracta un mal étrange que ses médecins diagnostiquèrent comme étant de l'épilepsie, mais on ne sut jamais au juste de quoi il souffrait. Il maigrit. Son cœur, déjà affecté par un régime alimentaire qu'il avait suivi une fois pour maigrir, faiblit encore...

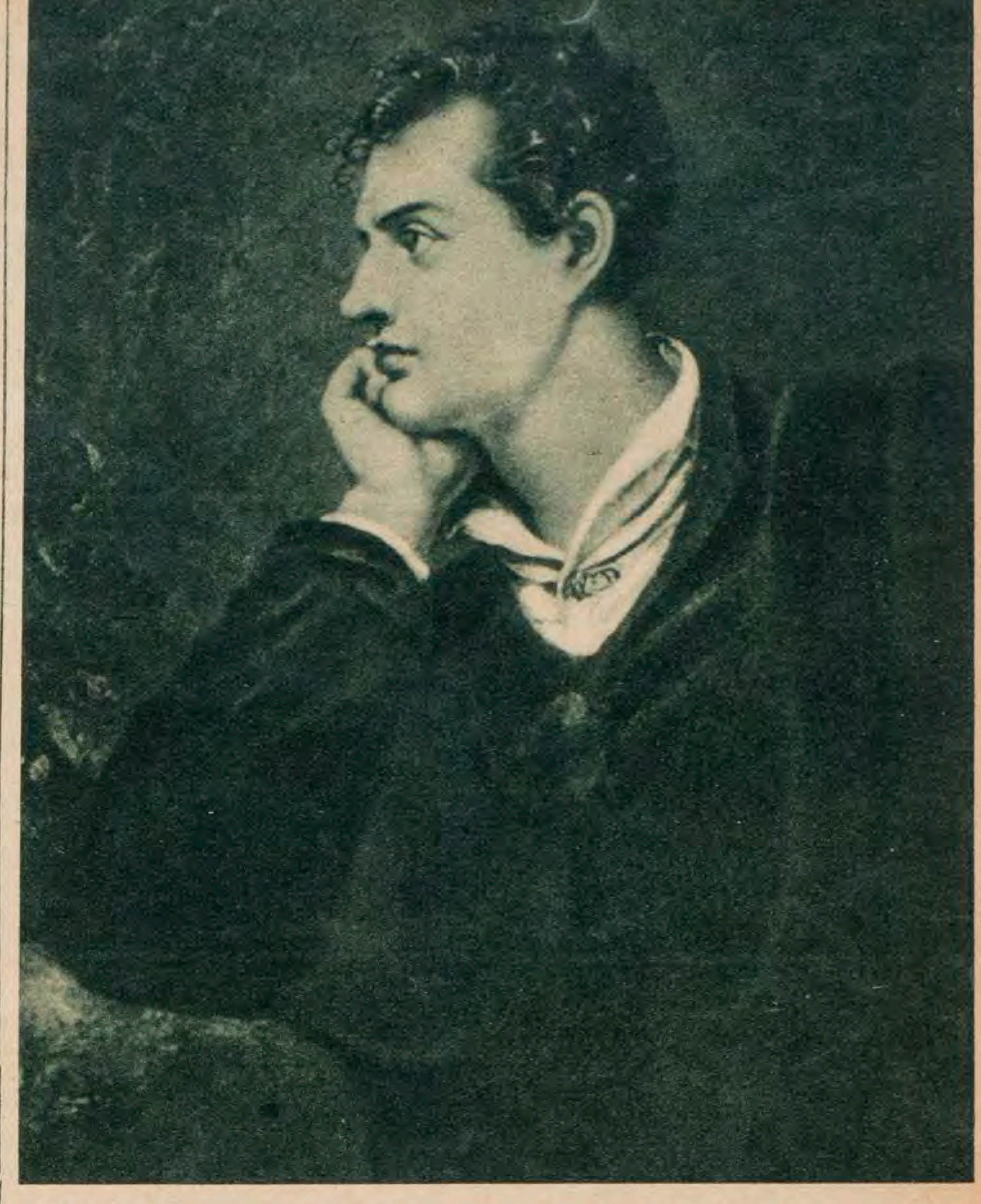
Un jour — c'était le 9 avril 1824 — il sortit se promener à cheval, malgré un ciel orageux. La tempête et la pluie le surprirent à plusieurs kilomètres de sa demeure. Il rentra chez lui trempé jusqu'aux os. Sa température haussa. Il eut le délire quatre jours durant. Les docteurs qui le soignaient ne purent rien pour lui, malgré une application abusive d'emplâtres, de compresses et de saignées. Dans la nuit du 19 avril 1824, Byron mourut tandis qu'un violent orage s'abattait sur Missolonghi et que la pluie tombait à verse sur les maisons.

Byron mourut seul, malheureux et découragé. Ses projets avaient échoué. Ses espoirs dans une rapide et prochaine victoire de la Grèce s'étaient envolés. Il lui sembla qu'il mourait pour rien et que jamais ce pays qu'il avait tant aimé ne connaîtrait la liberté.

Pourtant, la mort de Byron eut comme résultat de rendre la cause de la Grèce plus populaire en Angleterre. Le gouvernement britannique revisa sa politique extérieure. Il finit par se décider à se porter, avec les Russes et les Français, au secours de la Grèce.

Le 20 octobre 1827, les vaisseaux anglais, français et russes livrèrent bataille à la flotte turque à Navarin, lui infligeant des pertes sérieuses. La Grèce obtint son indépendance un peu plus tard... Le rêve de Byron se réalisait enfin.

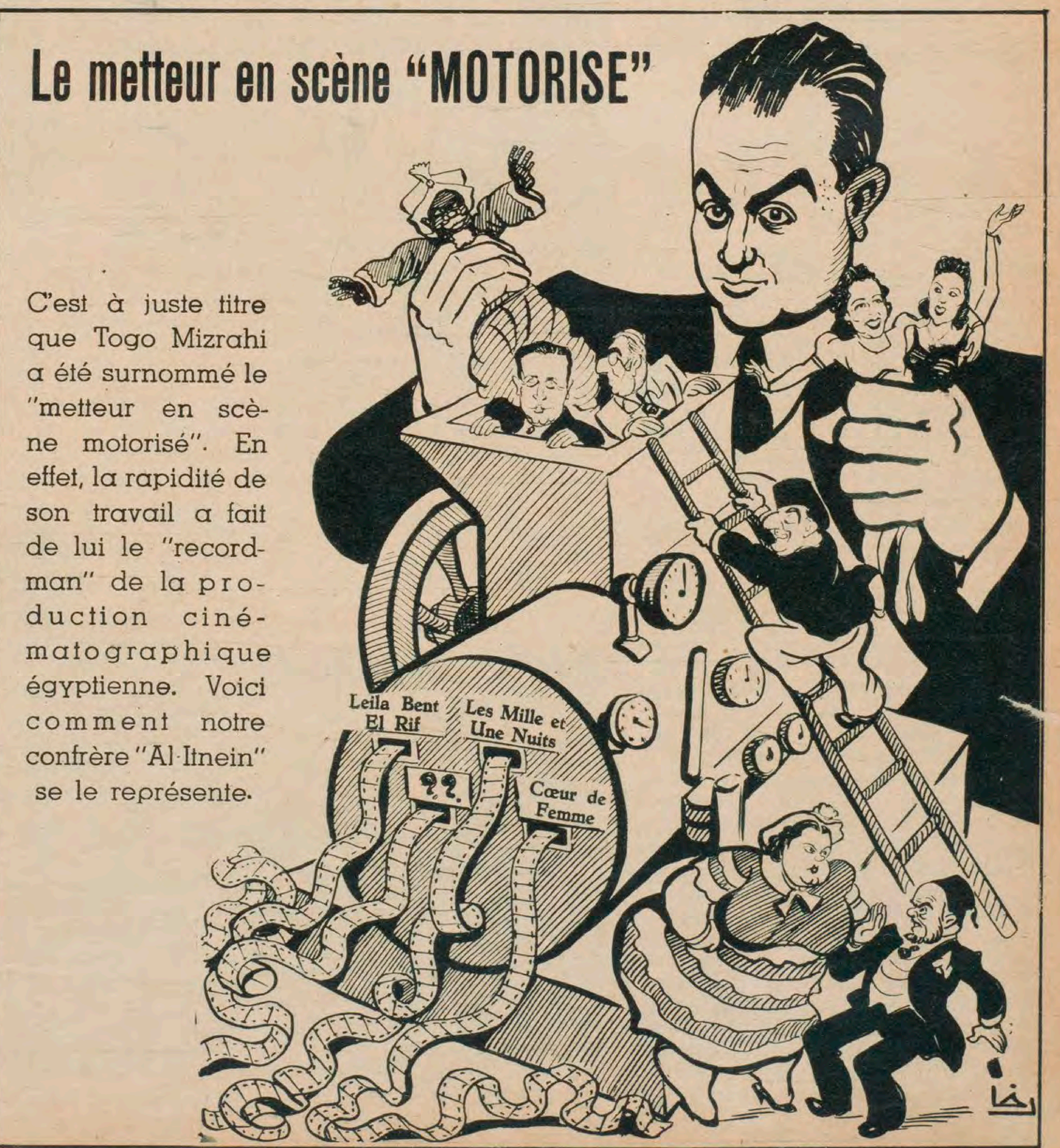
XXX



LORD BYRON, le grand poète anglais mort en 1824 lors de la guerre d'indépendance hellénique. Il mourut pour que la Grèce vive libre.

Le metteur en scène "MOTORISE"

C'est à juste titre que Togo Mizrahi a été surnommé le "metteur en scène motorisé". En effet, la rapidité de son travail a fait de lui le "recordman" de la production cinématographique égyptienne. Voici comment notre confrère "Al-Inein" se le représente.



CE QUI S'EST PASSÉ EN FRANCE

Par GORDON WATERFIELD, correspondant de Reuter sur le front français

III

Voici la troisième partie du récit de Gordon Waterfield. Dans les deux chapitres que nous avons publiés, le correspondant de Reuter sur le front français a brossé un tableau général de la situation politique en France au moment de la déclaration de la guerre. Il a, de même, mis en relief l'erreur commise par le commandement français en basant toute la défense du territoire sur la ligne Maginot. Ce fut également une faute grave que celle commise par ceux qui considéraient la Meuse comme un obstacle infranchissable pour l'Allemagne. Cette erreur fut dénoncée par Paul Reynaud. Elle eut des conséquences d'autant plus regrettables que, à la suite d'incompréhensibles négligences, les ponts ne sautèrent pas.

Dans la nuit du 9 au 10 mai, les Allemands envahirent la Hollande, commençant par semer la confusion dans le pays. Les méthodes auxquelles ils eurent recours pour cela furent extraordinaires et remplies d'ingéniosité.

A l'aube du 10 mai, les Allemands débarquèrent à Rotterdam une cinquantaine de soldats portant l'uniforme hollandais. Transportés par hydravion, ils gagnèrent la côte dans des embarcations en caoutchouc et s'emparèrent d'un certain nombre de ponts. Ils furent, cependant, pour la plupart, tués ou faits prisonniers. A La Haye, les Allemands pénétrèrent dans la ville habillés en soldats hollandais et se mirent à tirer des terrasses des maisons. De véritables soldats hollandais furent envoyés pour les déloger. Ils furent pris pour des Allemands et tués par leurs compatriotes. Des nouvelles alarmantes furent lancées par les agents de la « cinquième colonne ». Le bruit courut qu'un car rempli de soldats allemands parcourait les rues de la ville, lançant des grenades à gaz. Ce car n'exista jamais en réalité, mais l'annonce de sa présence provoqua la panique parmi la population. Des soldats, faisant partie de la Garde du Palais, moururent après avoir fumé des cigarettes empoisonnées. Dans des paniers à provisions, de prétendues ménagères, appartenant à la « cinquième colonne », transportèrent des grenades à main. Nul ne pouvait dire où étaient ses amis et où étaient ses ennemis.

M. Gordon Waterfield explique ici que les parachutistes débarqués en Hollande se répartissaient en diverses catégories. Un tiers seulement, parfaitement entraînés, avaient en leur possession des cartes détaillées des régions où ils atterrissaient ainsi que les adresses de sympathisants nazis. Les autres étaient des jeunes gens, sans grande expérience et ne procédant avec aucune méthode. Ils étaient, cependant, animés d'un intense désir de se sacrifier et, la plupart du temps, tuaient automatiquement tous ceux qu'ils rencontraient sur leur chemin.

Le désordre ainsi créé en Hollande, les Allemands y débarquèrent une division entière de 17.000 hommes qu'ils transportèrent au moyen d'avions spécialement conçus pour ce genre d'opérations. Des parachutistes, suivis par des troupes, s'emparèrent des aérodromes. Grâce à des autos blindées peintes aux couleurs hollandaises, des troupes allemandes passèrent tranquillement la frontière. D'autres, grâce à des stratagèmes, réussirent à s'emparer de divers ponts. L'un des premiers ponts qui tomba, par ruse, aux mains des Allemands fut celui de Moerdyk, commandant l'une des voies de communication les plus importantes de Hollande. Des soldats allemands, revêtus de l'uniforme des officiers hollandais, apparurent à la partie sud du pont, déclarant à la garnison chargée de sa défense qu'ils étaient porteurs d'ordres émanant de l'état-major et en vertu desquels la garnison devait évacuer les lieux et se diriger sur un autre point. Les défenseurs du pont, convaincus, évacuèrent l'endroit sans qu'un seul coup de fusil eût été tiré.

Le 11 mai, une division blindée française arriva et fut sollicitée de reprendre le pont en question, faute de quoi la route serait ouverte aux divisions motorisées allemandes. Le haut commandement hollandais considérait la reprise du pont comme une tâche assez facile pour qui disposerait d'un certain nombre de tanks. Le général Giraud réalisa tout de suite l'importance de l'opération et donna des ordres en conséquence. Mais, pour des raisons que l'on ignore, ces ordres ne furent jamais exécutés. Le pont ne fut même pas bombardé. En fin de compte, les divisions motorisées allemandes arrivèrent et, traversant le pont, passèrent en territoire belge et, de là, en territoire français. Si ce pont était resté en possession des Hollandais, il est probable que l'avance allemande aurait été retardée un temps suffisant pour permettre aux Alliés de s'établir derrière les défenses hollandaises. Après cinq jours de lutte courageuse, le haut commandement hollandais ordonna le « Cessez-le-feu ». Dans certaines parties du territoire, la lutte se prolongea quelques jours encore.

* * *

Deux autres correspondants de guerre, David Scott, du *News Chronicle*, et George Miller, du *Daily Express*, étaient, près de Sedan, attachés avec moi au grand quartier général de la seconde armée commandée par le général Huntziger, lorsque les Allemands se jetèrent sur la Meuse. Le 14 mai, nous poussâmes de Cambrai à Vouziers et, de là, nous nous rendîmes au grand quartier général. Durant la dernière partie de notre voyage, nous vîmes d'innombrables colonnes de réfugiés encombrant les routes, venant de Hollande, de Belgique, du Luxembourg ou des régions frontalières françaises.

M. Gordon Waterfield décrit ici ces réfugiés dont certains ont, en 1914, connu un exode identique. Certains même ont assisté à l'invasion de 1870, au cours de laquelle Napoléon III fut défait à Sedan. Des villages entiers ont émigré de compagnie. Les populations de quatre pays sont en marche.

Ce fut là le début d'un mouvement qui, augmentant de jour en jour, bloqua les routes de France, désorganisa l'approvisionnement en vivres et en pétrole, mettant dans une position intenable les troupes engagées dans l'une des plus grandes et des plus critiques batailles de l'histoire.

Ceux, parmi les réfugiés, avec qui je m'entretins, me racontèrent que les divisions motorisées allemandes s'avançaient au sud du canal Albert et de la Meuse qu'elles avaient réussi à franchir, les ponts n'ayant pas sauté. Les réfugiés n'avaient presque pas eu le temps de préparer leur exode, tellement rapide avait été l'avance allemande. Plusieurs d'entre eux avaient été mitraillés en cours de route. Les histoires qu'ils nous racontèrent étaient si extraordinaires que nous les accueillîmes, au début, avec scepticisme. Nous nous rendîmes compte, par la suite, qu'ils avaient raison.

Comme nous nous dirigions vers le quartier général, des avions allemands apparurent à plusieurs reprises sur nos têtes, bombardant la route et la voie ferrée, derrière la ligne du front. Le quartier général de la 2ème armée nous parut très paisible en comparaison de la route que nous venions de parcourir et c'est avec une satisfaction très vive que nous nous débarrassâmes de nos casques d'acier et que nous déballâmes nos machines à écrire. Le capitaine Massis, directeur de la section de la presse de l'état-major, se préoccupa de notre confort et mit à notre disposition un de ses bureaux qui nous servit de salle de travail pendant les deux jours que nous passâmes là. Il nous déclara que les Allemands, ayant avancé rapidement en direction sud à travers la Belgique et le Luxembourg, préparaient pour le soir même ou pour le lendemain matin une grande offensive contre la ligne française de défense sur la Meuse, dans les régions de Sedan.

Le capitaine Massis avait, au cours des derniers jours, effectué avec le général Huntziger une tournée à la frontière belge. Il avait trouvé les milieux militaires belges non préparés pour la résistance. Quant aux populations civiles, elles ne lui avaient pas paru réaliser la gravité de la situation. Le maire de la petite ville de Bouillon lui avait déclaré : « Tout va très bien ici. Bouillon n'est qu'un petit centre touristique et les Allemands ne l'endommageront certainement pas. » Le lendemain, le village était cruellement bombardé, probablement dans le but de pousser la population vers la frontière française, de façon à gêner les opérations.

M. Gordon Waterfield expose alors la façon dont, aux dires du capitaine Massis, les Allemands comptaient mener leur offensive du lendemain. Des déclarations de l'officier français, il tire la substance d'un article qu'il rédige aussitôt à l'intention de la presse de Londres mais qui, malheureusement, parvient trop tard à destination.

Aux trois journalistes anglais, le capitaine Massis annonce que le général Huntziger sera heureux de les recevoir.

Mais le général n'eut malheureusement pas le temps de le faire. Coup sur coup, nous apprîmes que l'état-major allait être transféré le soir même et qu'une brèche avait été creusée sur notre flanc gauche où l'armée de Corap s'efforçait de faire face à un front de plus en plus étendu. Ne pouvant voir le général, nous dûmes nous contenter de lire l'ordre du jour qu'il adressa à ses troupes, leur demandant de ne se retirer à aucun prix de leurs positions sur la ligne Maginot et de défendre, coûte que coûte, le sol sacré de la France. Six semaines à peine après cet héroïque message, le général Huntziger présidait la délégation chargée de signer l'armistice.

M. Gordon Waterfield retourne à Vouziers. La ville déborde de réfugiés dormant dans les rues et dans les places publiques.

Avec les réfugiés sont rentrés en France de nombreux agents allemands chargés de renseigner leur commandement sur les mouvements des troupes françaises, de désorganiser les communications et de semer la panique parmi les populations civiles. La France, qui — les derniers temps — avait écarté jalousement les étrangers suspects, se trouvait, à un moment particulièrement critique, envahie par une nuée d'hommes, de femmes et d'enfants de nationalités diverses, pénétrant partout, s'infiltrant dans la ligne Maginot elle-même. Aucune tentative ne fut faite en vue d'arrêter les réfugiés sur les frontières belges ou luxembourgeoises avant qu'il ne fût trop tard. Les réfugiés auraient dû être arrêtés par la force s'il l'avait fallu et tous les habitants des villages de France auraient dû demeurer sur les lieux jusqu'à ce qu'on eût pu les évacuer en ordre, par trains ou par camions.

(*à suivre*)

DES MILLIONS DE REFUGIES encombrèrent les routes de France dès le début de la poussée allemande en Belgique et en Hollande. Ce fut dans le but précis de désorganiser la France que les Allemands bombardèrent les populations civiles hollandaises et belges, de façon à ce qu'elles se ruent en territoire français et y créent le désordre.



DEUX PARACHUTISTES allemands ont débarqué en Hollande où, étendus sur le sol, leurs fusils braqués, ils sont en position d'attente. Cette photo a été trouvée sur un agent allemand fait prisonnier en Angleterre. Les parachutistes ont un équipement complet.

TOUR D'HORIZON BALKANIQUE

LA GRECE ET SES VOISINS

Au cours de ces vingt dernières années, la Grèce a fortement contribué au maintien de l'équilibre balkanique. Elle a accordé son appui, sa participation effective à tout système d'accords, à tout échange de vues dont on pouvait espérer le maintien de la paix dans les Balkans.

La Grèce n'a pas fait cavalier seul. Sa solide alliance avec la Turquie a rendu possible cette attitude.

C'est en effet autour de l'accord gréco-turc, voulu par Kemal Ataturk, qu'allaient se cristalliser les efforts qui aboutirent notamment à la signature de l'Entente balkanique.

Certes, la Grèce est sortie de l'autre guerre assez largement satisfaite, l'expédition d'Anatolie n'a pas été payée trop cher, malgré sa tournure désastreuse. Vis-à-vis de la Bulgarie, en maintenant sa jonction territoriale avec la Turquie en Thrace orientale, la Grèce a obtenu des garanties. Cependant, sur les autres points de son territoire, il existe encore des points de friction.

On a pu lire déjà que le tracé de la frontière gréco-albanaise ne suivait pas la ligne de partage des eaux. Sur l'intervention de l'Italie, qui avait obtenu la reconnaissance de son influence à Tirana, et en dépit d'un accord existant entre l'Italie et la Grèce, l'Albanie a obtenu d'une Commission internationale, nommée par la S.D.N., les territoires situés au sud de la chaîne de montagnes dont le tracé suit à peu près une ligne Chimarra-frontière yougoslave, en direction d'El-Bassan. Décision qui livrait aux Albanais, c'est-à-dire au fascisme, les tremplins d'Argyrocastro, de Premeti, de Koritza dont Mussolini allait faire l'usage que l'on sait.

Une des raisons pour laquelle la Grèce se vit frustrée de ses frontières naturelles au bénéfice de l'Albanie réside dans le meurtre regrettable d'un général italien, membre de la Commission, incident qui aboutit à la menace d'occupation de Corfou de la part de l'Italie.

Il est indéniable que le fascisme, qui avait besoin de succès spectaculaires pour asseoir sa position encore chancelante, a cherché à en tirer le maximum et que, dans une grande part, son courroux était une feinte. Il n'est pas exclu d'ailleurs que le meurtre ait été l'œuvre d'un agent provocateur. Mais dans l'esprit des honnêtes représentants de la S.D.N. il demeura une prévention contre la Grèce.

On a souvent dit que la répartition des populations dans les Balkans était un perpétuel sujet de confit. La question des minorités reste au premier plan, mais il revient à la Grèce, toujours appuyée par la Turquie, de s'être prêtée au « système » d'échanges de population. Système brutal, inhumain, arbitraire, contraire au sens qu'un esprit évolué peut avoir des libertés humaines, mais nécessaire. La Société des Nations cherchait à codifier les droits des minorités en laissant à chaque pays le soin d'appliquer ce code avec la rectitude désirable. L'expérience a prouvé qu'un gouvernement, souvent mené par des intérêts particuliers, n'était pas à même de mettre en pratique l'idée qui avait germé dans l'esprit de Wilson.

La Grèce a reconnu une des premières que le problème des minorités balkaniques avait trop d'ampleur pour être réglé aussi simplement. Avec la Turquie d'abord, avec la Bulgarie ensuite, la Grèce s'est prêté ou a suggéré des échanges de population. Le rapatriement de 600.000 Grecs de Turquie, de 100.000 autres venus de Bulgarie imposait au gouvernement hellène des charges considérables. Il a préféré y consentir.

Si on s'en était tenu au système d'indemnités auquel on s'était primitivement arrêté, il eût fallu plus d'un siècle pour parvenir à un règlement définitif. Il fut sage de passer l'éponge au prix d'un nouveau sacrifice financier.

Le grand argument des adversaires de ces échanges de population n'est pas tellement qu'ils sont contraires au sens qu'on peut avoir des libertés de chaque individu de disposer de lui-même, c'est-à-dire de se fixer où bon lui semble, mais bien que ce système n'est jamais total, qu'il laisse subsister partout une minorité.

C'est un fait. Malgré les échanges fixés d'un commun accord, consentis, encouragés, ordonnés, il reste par exemple une minorité bulgare en Thrace orientale (soit turque, soit grecque).

Mustapha Kemal n'a pas cru pouvoir se passer de l'appui économique de la colonie hellénique à Istamboul, pas davantage n'a-t-il pu rompre les liens qui unissent les Grecs au Bosphore.

La raison de cette persistance réside dans le fait que si certaines migrations ont été le fruit d'un esprit de conquête, elles revêtent plus souvent un caractère économique. La présence d'importantes colonies grecques sur les rivages de la mer Noire répond à un mouvement naturel de population qu'il est, en effet, bien difficile d'interdire.

Entre la Grèce et ses voisins subsiste encore l'épineuse question de la Macédoine. La Grèce n'intervient qu'en troisième lieu, la question étant principalement pendante entre la Bulgarie et la Yougoslavie. Mais l'accès à la mer Egée n'est pas une préoccupation uniquement bulgare. Berlin a tenté à plusieurs reprises d'entraîner Belgrade vers la vallée du Vardar qui est la grande voie d'accès balkanique vers la Méditerranée, *via* Salonique.

Ce sont des capitaux allemands qui ont entrepris le fameux canal du Vardar qui doit jouer le rôle d'une nouvelle branche du Danube, laquelle, échappant au contrôle turc des Dardanelles, se jetterait dans la mer Egée.

Néanmoins, les questions les plus épineuses qui ont pu surgir entre la Grèce et ses voisins n'ont jamais tourné au conflit.

L'attitude réservée de la Yougoslavie le prouve assez. Malgré la dépendance économique où elle se trouve vis-à-vis de l'Axe, malgré la menace terrible que l'Italie et l'Allemagne font peser à ses frontières, la Yougoslavie (bien qu'elle en ait été priée dans les formes habituelles à Berlin) a refusé, comme d'ailleurs sa voisine bulgare, de livrer passage aux troupes allemandes, c'est-à-dire de faciliter la tâche de l'Axe. La Yougoslavie n'a non seulement pas accepté d'associer son nom à une agression honteuse, mais encore tend-elle une oreille attentive aux assurances qui lui ont été données par la Turquie. Elle ne cache pas sa sympathie au « système » diplomatique actuellement en gestation qui aurait pour résultat de maintenir le conflit hors des Balkans.

L'attitude sage de la Grèce, au cours de ces vingt dernières années, a porté ses fruits : l'opinion des pays voisins n'est pas prête à une guerre contre la Grèce. Comme il n'existe pas de conflits latents d'une réelle importance, aucun conflit en tout cas qui ne puisse être réglé pacifiquement, personne ne ressent le besoin ni le goût de poignarder « à l'italienne » ce petit pays qui lutte pour sa liberté. Il n'entre dans cette attitude des pays balkaniques aucune sentimentalité particulière, mais la certitude qu'en tentant d'envahir la Grèce, l'Italie a attaqué un pays courageux qui avait beaucoup fait pour la paix.



LA METRO-GOLDWYN MAYER a donné jeudi soir, à l'occasion du premier anniversaire du cinéma Metro, un cocktail-party auquel elle a convié les représentants de la presse. La réunion fut des plus animées et l'on y parla des grands films que le cinéma Metro donnera au cours de la saison, laquelle s'annonce comme des plus brillantes.



LA GRÈCE PITTORESQUE

La Grèce est, par excellence, le pays du pittoresque. Ses monuments sont parmi les plus beaux du monde. Ses paysages sont parmi les plus poétiques et les plus émouvants qui soient. Cependant, ce n'est pas seulement à cause de ses beautés naturelles que la Grèce attire et séduit. Sa population est des plus pittoresques. Chaque province grecque a un costume spécial et la façon de se vêtir des Grecs diffère selon qu'ils habitent les montagnes, les plaines ou les îles. Les étoffes, les coloris, les broderies, les coiffures varient à l'infini, offrant aux yeux du voyageur un spectacle qui est une véritable fête. Dans les villages, dans les villes, la vie elle-même est des plus colorées et chaque région a ses traditions à elle. Les danses nationales grecques, enfin, sont un véritable régal pour les amateurs de pittoresque. Les trois photos que nous publions ici en sont la meilleure preuve. Il s'agit d'une fête organisée à Athènes et au cours de laquelle paysans et paysannes exécutent des danses régionales qu'une musique appropriée accompagne.



DEVANT UN PUBLIC TRES INTERESSE, DES JEUNES PAYSANNES DANSENT. DES COUPS DE GROS-SE CAISSE PONCTUENT LEURS PAS. LEURS COSTUMES BRODES SONT TRES PITTORESQUES.



UN GROUPE DE MUSICIENS. L'UN D'EUX JOUE D'UNE SORTE DE CLARINETTE. IL EST VIEUX, MAIS IL A DU SOUFFLE. A COTE, DE JEUNES PROVINCIALES S'APPRETENT A DANSER.



LES DANSES CONTINUENT. CES DANSEUSES S'ACCOMPAGNENT ELLES-MEMES AU MOYEN DE CYMBALES ET D'UNE CORNEMUSE D'UN GENRE SPECIAL QU'ON VOIT DANS LES PROVINCES.

ECONOMIE ET FINANCES

L'ECONOMIE GRECQUE

L'économie grecque avait sensiblement bénéficié du fait de la guerre, avant que la Grèce ne fut entraînée dans le conflit, à la suite de l'attaque sans provocation dont elle fut victime il y a plus de trois mois.

Les industries grecques travaillèrent à plein rendement et le trafic maritime entre la Grèce, les pays européens, l'Amérique du Nord et l'Extrême-Orient fut des plus florissants.

Bien que l'activité sous-marine allemande ait affecté le tonnage grec, celui-ci au moment de l'entrée en guerre de la Grèce était supérieur à 2.000.000 de tonnes.

La Grèce occupait le dixième rang dans la liste des puissances maritimes commerciales du monde, venant après l'Angleterre, les Etats-Unis, le Japon, la Norvège, la France, l'Italie, l'Allemagne, la Hollande et la Suède.

La marine marchande grecque se compose surtout de cargos, mais quelques paquebots modernes desservent les lignes de l'Amérique du Nord et du Proche-Orient.

Le développement de la marine marchande et celui de l'industrie furent les deux grands facteurs positifs de la guerre.

Pour l'industrie, ce développement a été encore plus marqué. Les derniers chiffres officiels que l'on ait actuellement de la production industrielle de la Grèce sont ceux de 1938. Cette production, à ce moment, s'élevait à 13.552.082.810 drachmes, soit au cours de 560 drachmes la livre, 24.200.147 livres sterling, ce qui est fort satisfaisant. Pour 1939 et les neuf premiers mois de 1940, on estime que la production industrielle a dû augmenter de 25 %, ce qui donnerait, pour 1939, plus de 30 millions de livres sterling.

Ceci est d'autant plus marquant que, par suite de la valeur relativement peu élevée de la drachme, la production industrielle grecque ne saurait être évaluée au même niveau que les produits américains ou anglais, par exemple.

Voici la répartition de la production industrielle en 1938 :

INDUSTRIES	DRACHMES
métallurgique	67.969.000
mécanique	620.397.400
de construction	509.619.340
textile	3.669.502.450
alimentaire	2.347.195.560
chimique	2.949.237.910
des peaux	1.020.250.000
du papier	433.127.750
d'habillement	40.018.400
du bois	515.000.000
du tabac	229.765.000
Production du courant électrique	1.150.000.000
TOTAL	Drms. 13.552.082.810

De cette production, la plus grande partie a été consommée dans le pays. Mais la Grèce est parvenue, quand même, à exporter pour 517.108.430 drachmes de marchandises manufacturées, ce qui représente près du 40 % de la production.

Le nombre de sociétés industrielles — grandes sociétés anonymes — était, en 1938, de 43 au capital total de 126.974.600 drachmes.

Dans le but de développer l'industrie naissante, le gouvernement grec lui a accordé, comme c'est le cas en Egypte, une protection douanière et des facilités spéciales en lui permettant d'importer en franchise les machines et les installations dont elle a besoin.

La plupart des industries travaillent surtout avec les matières premières produites dans le pays.

La Grèce produit du minerai de plomb, de fer, de l'émeri, du chrome, du lignite et du zinc.

Ceci en général suffit à l'industrie locale, mais elle doit importer du charbon.

La Grèce importe aussi du coton et de la laine pour son industrie textile, mais elle produit de la soie, dont elle exporte une bonne partie. D'ailleurs, elle a déjà commencé à produire du coton sur une petite échelle et l'augmentation de son cheptel lui fournit une assez importante quantité de laine.

Elle exporte du sel et du marbre provenant d'importantes carrières qui ont permis dans l'antiquité aux sculpteurs de tailler dans la pierre leurs œuvres immortelles.

La flotte commerciale

Nous disions plus haut que la flotte commerciale grecque est un facteur de prospérité économique à ne pas dédaigner.

A la veille de la guerre, cette flotte devait dépasser en tonnage le chiffre de deux millions.

En effet, les dernières statistiques que l'on possède en Egypte sur la flotte grecque remontent à 1937. La flotte se composait alors de 607 navires à vapeur d'un tonnage total de 1.824.373 et de 712 bateaux à voile jaugeant 55.386 tonnes. De nombreuses acquisitions ont été faites depuis par les armateurs grecs.

Pendant près d'un an, cette flotte put naviguer sur les mers du globe sans rencontrer presque d'opposition. Elle bénéficia énormément de la majoration du fret, ce qui permit à la Grèce d'augmenter ses réserves de devises étrangères et renforcer sa monnaie nationale.

Toutes les récoltes agricoles exportables purent être transportées à leur destination sur des navires grecs.

Et lorsque la guerre vint, le rôle de cette flote devint plus important encore, car c'est à la flotte commerciale qu'échut la tâche de ravitailler les forces armées, en transportant de l'étranger les produits dont la Grèce avait besoin pour son armement et pour le ravitaillement de ses héroïques soldats.

La devise grecque

L'entrée en guerre de la Grèce aux côtés de l'Empire britannique devait nécessairement avoir une influence heureuse sur sa devise.

Grâce à une politique de prudence, la devise grecque avait pu être stabilisée. Le contrôle du change opérait avec une rare vigueur et, pour éviter les exportations d'argent à l'étranger, une censure financière existait en Grèce même avant la guerre.

Les lettres étaient ouvertes mais non lues. Il s'agissait simplement de se rendre compte si les enveloppes contenaient des bank-notes.

Depuis 1928, la Grèce réalise un effort extraordinaire pour mettre de l'ordre dans sa situation monétaire.

Après une période d'inflation forcée qui amena une hausse considérable du coût de la vie, le gouvernement se décida, dès 1928, de stabiliser le cours du drachme. A cet effet, il commença par équilibrer son budget.

Puis il fonda la Banque de Grèce, établissement financier chargé essentiellement de l'émission de la monnaie.

En effet, jusqu'en 1927 la Banque Nationale de Grèce avait ce privilège, mais la Banque Nationale était également une banque commerciale et agraire, ce qui aux yeux du peuple et de l'étranger ne lui donnait pas le caractère d'une banque d'Etat.

Le gouvernement grec rattacha dès ce moment le drachme au sterling.

Par la suite, il dut abandonner l'étalon-or et la livre sterling qui valait au moment de la stabilisation dans les 375 drachmes haussa jusqu'à 560 drachmes. Depuis des années ce dernier taux a pu être maintenu. Mais le drachme n'étant pas une monnaie libre, il s'ensuivait qu'elle n'avait pas cours sur le marché international.

La Grande-Bretagne, on le sait, a récemment accordé un gros prêt à son alliée, de sorte que la monnaie grecque, une fois de plus rattachée au sterling, est aujourd'hui en mesure de se maintenir et de se stabiliser.

On a vu ce que vaut la force du sterling lors de l'armistice que la France dut signer.

Tant que la France était l'alliée de l'Angleterre, la livre sterling valait 178 francs. Et le franc avait cours sur tous les marchés du monde à Londres, comme à New-York, comme à Tokio et à Madrid.

Dès que la France capitula, sa monnaie n'eut plus qu'une valeur locale.

Les institutions bancaires

Les banques qui fonctionnent en Grèce, c'est-à-dire les banques aux capitaux totalement ou partiellement grecs, sont :

1° La Banque de Grèce, établissement d'émission du pays fondé en 1928.

2° La Banque Nationale de Grèce, fondée en 1841, est la première banque de la Grèce. Elle joue le rôle de banque centrale et dispose de grands moyens financiers. Son influence sur l'économie et les finances grecques est énorme. Son dernier gouverneur fut, comme on le sait, M. Koritzis, l'actuel chef du gouvernement grec.

3° La Banque Ionienne, fondée en 1839.

4° La Banque d'Athènes créée en 1893 dont l'activité ne se limite pas à la Grèce puisqu'elle possède en Egypte de nombreuses succursales. Une bonne partie de son capital se trouve d'ailleurs entre les mains de financiers égyptiens.

5° La Banque d'Orient dont la fondation remonte à 1904 et qui a été absorbée à la suite d'affaires malheureuses, dont les marchés égyptiens souffrirent dans une grande mesure, par la Banque Nationale de Grèce.

Les autres établissements bancaires sont : la Banque Populaire (1905), la Banque Commerciale (1907), la Banque Franco-Britannique (1928) et la Banque Italo-Grecque (1930).

Le Crédit Foncier de Grèce, banque hypothécaire, et la Banque Agricole ont été créés par la Banque Nationale de Grèce qui leur a cédé ses opérations hypothécaires et agricoles.

La production agricole

C'est dans le but de démontrer l'importance que l'agriculture joue dans l'économie grecque que nous avons voulu laisser l'étude de ce chapitre jusqu'à la fin.

Malgré les progrès réalisés par l'industrie grecque, la Grèce reste un pays éminemment agricole et c'est sur l'agriculture que repose son économie.

La production nationale en Grèce se décompose comme suit :

AGRICULTURE	50.5%
ELEVAGE	20.2%
INDUSTRIE	22%
DIVERS	7.3%

Donc, l'agriculture occupe à elle seule le plus de place que toutes les autres activités réunies.

D'ailleurs, dans les exportations, l'agriculture possède une place prépondérante. Environ 88.9% des exportations helléniques se composent de produits du sol.

La Grèce produit du tabac, des fruits, des olives, du coton, des céréales. C'est le tabac qui occupe la première place, en tant qu'élément d'exportation et facteur de revenu national.

La superficie cultivée de la Grèce représente les 30 % de l'étendue du pays. Si l'on considère que 18.5 % de la superficie totale du royaume est recouvert de forêts, on se rend compte que la superficie cultivée n'est pas inférieure à 48.5 % de l'étendue cultivable, ce qui est énorme en comparaison avec celle des pays voisins comme la Bulgarie, la Roumanie et la Yougoslavie qui va de 20 à 25 % et la France et l'Italie qui sont respectivement de 5.8 % et de 5.3 %.







HITLER : Zut !... Ton horrible nez me tape sur les nerfs, à la fin.
GŒBBELS : Patience mon Fuehrer ! Aussitôt la guerre terminée, je me le ferai corriger par le Dr. Lévy Lenz du Caire.

LETTRE DE HOLLYWOOD

LA MODE EST A LA GAIETE

(De notre correspondant particulier)

Il y a quelques années de cela, il était de bon ton de paraître triste. Cela provenait du fait que, à cette époque-là, les héroïnes cinématographiques qui avaient le cœur brisé et qui pleuraient leurs illusions perdues dans des films de cinq à douze séries étaient très à la mode. Toutes les femmes, imitatrices fidèles des vedettes, trouvaient très romantique de se draper dans un air de tragédie et prenaient, à qui mieux mieux, un visage de misère.

Depuis Lilian Gish, en passant par Norma Talmadge, Vilma Banky et Norma Shearer, toutes les stars de l'époque se promenaient dans des robes montantes et se coiffaient d'une manière qui, pour être «femme fatale», n'en manquait pas moins de tristesse.

Actuellement — et c'est tant mieux pour nous — les magnats de l'industrie cinématographique ont décidé qu'il n'était pas nécessaire qu'une artiste eût l'air malheureuse pour être considérée comme une personne de talent et devenir rapidement célèbre. Il semble au contraire que le grand public a un faible pour les vedettes gaies, spirituelles et vivantes dans le genre d'Irène Dunne et de Jean Arthur.

Du jour au lendemain, il a donc été décidé que tout le monde serait joyeux à Hollywood et que le drame ferait place à la comédie légère.

« Mais ne paraît pas gai qui veut », ont objecté les vedettes. A quoi les maquilleurs et les couturiers ont répondu en créant une série de fards, de toilettes et de coiffures qui — comme le disait si bien le grand couturier Adrian — «feraient paraître une femme ayant un genre Boris Karloff gaie et joyeuse ».

Voici les moyens les plus courants pour transformer une personne ayant un air sérieux en une autre plus amusante, plus vivante en un mot.

1.) Avant tout, un maquillage, pour être jeune, doit avoir une teinte plutôt claire. Finis les rouges lie de vin, fuschia et cerise. La mode est aujourd'hui au rouge tomate, fraise ou légèrement orangé qui rajeunissent considérablement lorsqu'ils sont appliqués avec art.

2.) On n'aime plus les fards à paupières mauve ou marron et on les a remplacés par d'autres qui sont argentés ou bleutés, suivant que l'on est brune ou blonde.

3.) La façon de maquiller les yeux est très importante. Il faut d'un coup de crayon habile faire remonter les coins des yeux et les cils, longuement rimmelés, doivent également suivre cette ligne remontante qui donne un air de grande jeunesse à tout le visage.

4.) La bouche ne doit plus être tombante, désabusée. Elle doit remonter, elle aussi, aux commissures et le fard ne doit déborder à aucun prix.

5.) Pour les toilettes, il suffit de porter des choses floues et vaporeuses dans des teintes plutôt claires.

6.) Les cheveux sont flous eux aussi. Finies les bouclettes savantes et les coiffures collantes d'il y a quelques années. La mode est aujourd'hui à tout ce qui a un air naturel et simple.

Avec ces atouts en main, les studios se sont mis au travail. Et c'est ainsi que nous avons assisté à la soudaine et inattendue transformation des vedettes.

Joan Crawford, la désabusée, la triste Joan de jadis, a fait place depuis « Women » à une jeune femme ayant un je ne sais quoi de pétillant dans le visage et l'allure.

Bette Davis, qui nous était apparue exclusivement jusqu'ici sous les traits d'une tragédienne, a changé de coiffure et de genre et elle a décidé, elle aussi, de jouer des pièces plus amusantes.

Virginia Bruce, « la beauté froide d'Hollywood », est devenue depuis « Society Lawyer » une comédienne fine et sensible et elle a abandonné avec un rare bonheur tous ses falbalas d'antan qui l'engonçaient et la vieillissaient.

Loretta Young a, elle aussi, suivi le courant en prenant un air malicieux et spirituel qui lui va à ravir. Elle a largement gagné au change, et depuis « Doctor takes a Wife » son succès a doublé et la firme qui l'emploie lui a signé un nouveau contrat avec une grosse augmentation de salaire.

Greta Garbo, la grande Garbo elle-même, le sphinx d'Hollywood a ri et s'est entièrement métamorphosée dans son dernier film « Ninotchka » où nous l'avons vue sous un jour assez inattendu. Elle a porté des toilettes vaporeuses et féminines, des chapeaux excentriques et folichons, elle a ri, bu, dansé et s'est révélée à nos yeux ravis comme une comédienne de grande classe. En tous les cas elle nous a un peu reposé de l'éternelle, de la tragique Garbo d'« Anna Karenine » et de « Marie Walewska ».

Hollywood rit et c'est tant mieux. Nous en avions vraiment assez des tragédies et des drames. La vie est assez compliquée en elle-même et nous n'avons vraiment pas besoin d'aller au cinéma pour la compliquer encore plus. En somme, ce que nous cherchons dans le cinéma, c'est surtout une heure de détente et d'oubli de nos soucis quotidiens.

En voyant un film triste ou trop réel, il nous arrive parfois de quitter la salle avec un sentiment de dépression et de découragement, tandis qu'avec un film gai nous rentrons chez nous joyeux et satisfaits, car une soirée passée à rire n'est jamais une soirée perdue. Nos nerfs ont parfois besoin d'une sérieuse détente. Et où la trouver, si ce n'est au cinéma ?

Vivent donc les Irène Dunne, Rosalind Russell, Carole Lombard et toutes les autres qui nous font oublier nos ennuis et tant pis pour les autres qui s'obstinent à «faire de la tragédie»! Si elles voient leur étoile pâlir, elles ne devront s'en prendre qu'à elles-mêmes.

Nous en avons vraiment assez des héroïnes larmoyantes et sirupeuses et des films « eau de rose » bons tout au plus à émouvoir les cœurs sensibles des vieilles filles...

ADRIAN ISBELLS

UN JOYEUX TRIO de Hollywood. De gauche à droite, Robert Montgomery, Constance Cummings et Leslie Banks, tels que nous les verrons dans « Haunted Honeymoon ». La mode est aux artistes gais.



ILS SONT NÉS DANS LES BALKANS

Les pays balkaniques ont, tout comme les autres pays du monde, apporté leur contribution au cinéma en lui fournissant des vedettes, souvent de premier plan.

D'une façon générale, d'ailleurs, les pays de l'Europe Centrale — pour la plupart surpeuplés — ont fourni aux Etats-Unis de grandes quantités d'émigrants.

Parmi les acteurs d'origine balkanique actuellement à Hollywood, il en est qui sont venus en Amérique enfants. Au nombre de ces derniers on compte Edward G. Robinson — dont le nom est évidemment un pseudonyme — qui est d'origine roumaine et est né à Bucarest. Edward G. Robinson est venu aux Etats-Unis à l'âge de dix ans.

Des pays balkano-danubiens sont également venus Paul Lukas dont les innombrables créations sont encore dans l'esprit de tous mais qui s'est réellement surpassé dans « Confessions d'un espion nazi », Bela Lugosi, né à Lugos, Franciska Gaal, Zita Johann. Tous sont Hongrois.

Si beaucoup d'acteurs sont arrivés aux Etats-Unis trop jeunes pour avoir déjà débuté ou parfaitement inconnus, d'autres ont vu venir à eux de brillants contrats alors qu'ils étaient vedettes dans leurs pays respectifs. Ce fut le cas de Martha Eggerth qui est Hongroise, celui d'Ilona Massey plus récemment. Cette magnifique jeune femme dont l'exquise blondeur a conquis tout Hollywood est née à Budapest. Son véritable nom est Ilona Hajmassey. Chorus girl, elle eut à vivre pauvrement jusqu'au jour où elle décida d'aller tenter sa chance à Vienne, la capitale du chant. Et, de fait, elle s'y tailla assez rapidement une place honorable. C'est là, alors qu'elle chantait « La Belle Hélène » d'Offenbach, qu'un contrat vint la chercher.

Signalons également que les Balkans ont aussi fourni des vedettes au cinéma français. La fortune exceptionnelle qu'accueillit Elvire Popesco incita bien des actrices à venir tenter leur chance à Paris. Outre Elvire Popesco, on y trouvait aussi Alice Cocéa qui allait troquer momentanément son nom très roumain contre un autre de la meilleure noblesse française. Celles qui vinrent ensuite s'appelaient Irène de Zilahy, Roumaine de Transylvanie, dont la gloire, il est vrai, fut éphémère, Olly Flint, Zita Perzel qui toutes deux sont originaires de Budapest.

PETITES NOUVELLES

On vient de fonder, dans la cité du film, une association des « célibataires les plus endurcis » qui compte, actuellement, presque 500 membres. Pourtant, depuis sa fondation, 7 membres se sont déjà mariés. Est-ce à dire que, d'ici quelques mois, tous les membres auront renoncé à leur précieux célibat ?

* * *

Loretta Young est triste. Il y a de quoi. Elle avait envie, depuis des mois déjà, d'un merveilleux manteau de chinchilla qui était exposé chez le fourreur. Lorsqu'elle se décida enfin à l'acheter, ce fut pour s'entendre dire que Hedy Lamarr avait déjà passé par là et qu'elle avait emporté l'objet de sa convoitise.

* * *

Linda Darnell a lancé une nouvelle mode à Hollywood : c'est celle des sacs à main qui contiennent non seulement de la poudre, du rouge et tous les accessoires indispensables à la beauté féminine, mais aussi une bouteille de liqueur et deux verres pliants... On aura décidément tout vu...

* * *

Edward G. Robinson a été nommé président du Club sportif de Californie et les membres de cette association, qui est une des plus populaires des Etats-Unis, ont offert un grand banquet pour fêter sa nomination. Tout le « haut du panier » de Hollywood était présent.

* * *

Greta Garbo (encore !) fait parler d'elle. On la voit depuis quelque temps régulièrement accompagnée de Olaf Gustaffson, un ami d'enfance, qui est actuellement à Hollywood où il est attaché comme conseiller technique à la 20th Century-Fox.

* * *

Bonita Granville a voulu à tout prix fêter son anniversaire d'une manière originale. Elle a invité tous ses amis à faire un tour en avion et c'est à quelques centaines de mètres de hauteur qu'on a bu du champagne et formulé les souhaits d'usage.

DANS LES COULISSES...

Les bruits les plus alarmistes avaient couru sur le compte de Carole Lombard lorsque, renonçant à sa précieuse liberté, elle avait uni son sort à celui de Clark Gable. Ne nous avait-on pas assuré que ce mariage était une espèce de suicide ? Pour commencer, elle allait abandonner le cinéma pour se consacrer à l'éducation de ses futurs enfants. Ensuite elle allait devenir une femme sérieuse : plus d'extravagances, plus de fantaisies... Et, à entendre les pessimistes, on croyait déjà deviner, entre ses doigts effilés, les pantoufles qu'elle broderait pour son époux.

Rassurez-vous, il n'en est rien. Nous l'avons vue et nous la reverrons dans de nombreux films. Quant à devenir sérieuse, il faudrait plus qu'un miracle pour empêcher Carole d'être fantasque et hurluberlue. N'est-ce pas elle qui, assistant à la projection des scènes qu'elle venait de tourner, répondit au directeur qui lui demandait ce qu'elle en pensait :

— Cette femme est une gourde, mon cher. J'ai envie de lui tordre le cou.

— Mais... c'est vous... répondit le directeur stupéfait.

— Comme si je ne le savais pas ! soupira-t-elle.

Et le lendemain Carole signait un nouveau contrat comportant une grosse augmentation de ses appointements.

On nous avait également assuré que Clark ne voulait pas d'une femme loufoque. C'était peu vraisemblable, autrement il ne l'aurait pas épousée. En tout cas, à son contact, il l'est devenu autant qu'elle.

— Il va falloir supprimer cette ménagerie, avait-il dit à sa femme qui, comme on le sait, recueillait tous les chiens et chats abandonnés qu'elle rencontrait sur son chemin.

Or, depuis ce temps-là, la ménagerie a considérablement augmenté et de nouveaux pensionnaires s'y ajoutent chaque jour. La seule victoire que Clark Gable puisse compter à son actif, c'est d'avoir convaincu sa femme qu'il n'est pas de plus grand plaisir que de chasser le canard sauvage et de vivre sans contrainte et en toute liberté dans son ranch de San-Fernando, où le sympathique couple séjourne depuis plusieurs mois.

Il y a quelque temps, en compagnie de Fred Mac Murray, Carole se promenait au bord d'un lac marécageux. Elle fit remarquer à Fred les cahutes dans lesquelles les chasseurs aux aguets subissent tour à tour les morsures du froid nocturne, les brûlures d'un soleil sans merci, les piqûres du vent impitoyable, et lui demanda ce qu'il pensait de ce sport.

— Il faut être fou, fou et complètement idiot, répliqua Fred, pour y trouver du plaisir.

— C'est exactement ma pensée, répondit Carole sans broncher. Clark et moi ne saurions nous passer de cette distraction...

Nous pouvons être tranquilles : Carole Lombard n'a pas renoncé à être quand même et malgré tout la folle Carole Lombard de jadis...

* * *

Il n'est guère question aujourd'hui à Hollywood que du mariage de Norma Shearer et de George Raft. Le plus piquant de l'histoire, c'est que, contrairement à l'usage établi par les stars, ni l'un ni l'autre ne démentent la nouvelle. Interrogé, Raft soupire :

— Norma Shearer est la plus merveilleuse, la plus exquise des femmes et rien ne me rendrait plus heureux que de pouvoir annoncer notre mariage !

De son côté, Norma sourit :

— Raft est vraiment un gentleman et un compagnon délicieux que j'aime beaucoup.

Mais où les choses se compliquent et se gâtent, c'est que Raft est encore bel et bien marié et que Mrs Raft fait tout son possible pour prolonger les procédures du divorce et pour continuer à toucher l'allocation que lui verse chaque mois son mari.

Mrs Raft a déclaré qu'elle n'accorderait vraiment le divorce que le jour où George lui aura versé 100.000 dollars. L'affaire en est là et risque d'y rester longtemps encore.

On sait, par ailleurs, que Norma est la veuve d'Irving Thalberg, grand magnat du cinéma, et qu'à sa mort Norma, inconsolable, jura de ne jamais plus se remarier.

Mais souvent femme varie... La charmante artiste n'a pu résister longtemps à la tentation de poursuivre une carrière où elle n'avait connu que des succès. Nous l'avons vue et nous la verrons souvent encore dans de nombreux films.

Il n'est de chagrin que le temps n'apaise. Norma connaît-elle ce savoureux apologue chinois ? Un jeune époux, sentant sa fin proche, fit appeler sa femme. Celle-ci, bouleversée, jura de porter le deuil du plus aimé des hommes pour le reste de sa vie et de se consacrer à son souvenir. Mais le sceptique soupira :

— Je ne te demande pas tant... Sois-moi fidèle et ne te remarie pas avant que ne sèche la terre sur ma tombe !

Il mourut. La veuve était jeune et fort jolie, les soupirants nombreux et pressants. Mais elle ne voulait pas manquer à sa promesse ; elle se rendait chaque jour au cimetière où, en compagnie du nouvel élu de son cœur, et tout en écoutant ses propos galants, elle éventait d'un geste distrait la tombe afin que la terre sèche plus vite...

Norma épousera-t-elle Raft ? Nous le saurons bientôt. Peut-être que Mrs Raft, attendrie par ce grand amour, sera-t-elle moins exigeante ? Nous devons le souhaiter, car ce couple sympathique mérite vraiment du bonheur...

FEMMES DE GRECE

Tout comme la femme anglaise, la femme grecque prend une part active à la guerre. Dans beaucoup d'usines, de bureaux, d'établissements de toutes sortes, des femmes ont remplacé les hommes partis au front. Des milliers de femmes se sont, d'autre part, dès le début des hostilités, engagées spontanément dans les hôpitaux où elles servent d'infirmières. D'autres se sont faites ambulancières et suivent les troupes dans leur marche victorieuse. Dans les campagnes, les villageoises, en ces rudes journées d'hiver, travaillent au déblaiement des routes couvertes de neige. Dans les villes comme dans les villages, celles — parmi les femmes — qui ne travaillent pas se rendent utiles en tricotant pour leurs soldats.

Le gouvernement hellène a, au cours de ces dernières années, déployé de grands efforts en vue de mêler intimement la femme grecque à la vie nationale. Des organisations ont été créées, dont les unes ont pour but de développer parmi la jeunesse féminine le sentiment patriotique, tandis que les autres se proposent de préparer les femmes à leur rôle futur.

D'une façon générale, le gouvernement hellénique a beaucoup fait pour la femme et il a multiplié, dans le domaine social, les institutions destinées à assurer le confort et la sécurité aux femmes hellènes. La place nous manque pour citer toutes ces œuvres. Nous nous contenterons de parler de trois d'entre elles, parmi les dernières en date, et visant à la protection des femmes sans famille et à la récréation des jeunes filles qui travaillent.

On ne connaît que trop les dangers qui menacent quotidiennement les femmes sans parents, sans amis. La solitude est la plus mauvaise des conseillères pour une personne seule dans la vie. Songez au nombre de jeunes femmes qui sont obligées, pour une raison quelconque, de quitter leur province pour venir travailler dans la capitale. Est-il possible que toutes ces personnes, dont la plupart n'ont aucune expérience, trouvent immédiatement du travail ? Le plus grand nombre échoue dans cette tâche. Alors commence la tragédie. Seules dans la capitale, au milieu d'un monde étranger, sans protection, sans ressources, elles deviennent la proie facile des exploiteurs qui guettent la misère et en vivent.

C'est pourquoi le ministère de l'Hygiène a décidé, il y a deux ans et demi, de créer le « Home de la Femme », de son vrai nom « Le Toit hospitalier de la Femme », qui a pour but d'héberger, pendant un certain temps, toutes les jeunes femmes et jeunes filles qui, en raison du chômage ou pour un tout autre motif, se trouvent sans abri.

L'établissement en question est une maison de trois étages, récemment restaurée et aménagée avec tout le confort désirable. Il dispose de 25 lits et, au cours des quatorze premiers mois de son existence, il a donné asile à 237 femmes qui, sinon, se seraient trouvées dans la rue...

La plupart de ces pensionnaires de passage sonnent à la porte du home après 9 heures du soir, c'est-à-dire après avoir cherché en vain où coucher. Celles qui y viennent pour la première fois y sont envoyées par les commissariats du quartier ou des institutions charitables. L'âge de ces malheureuses oscille entre 16 et 70 ans et plusieurs sont étrangères. Les plus âgées, après quelques jours de repos, sont dirigées vers des asiles de vieillards ; les malades sont expédiées d'urgence dans les différents hôpitaux, de préférence à l'Hôpital du « Néa Ionia » et à l' « Hôpital des Victimes de la Guerre ». Quant à celles qui sont bien portantes, elles sont placées comme femmes de chambre, institutrices, cuisinières, servantes, et nombreuses sont les dames, en quête d'un personnel irréprochable, qui s'adressent régulièrement à l'institution.

Mais le « Toit » n'héberge pas uniquement les femmes qui ne savent où trouver un refuge : il offre aussi une hospitalité permanente, moyennant 500 drachmes par mois, à 10 jeunes filles venues de province pour apprendre un métier à Athènes. Signalons en passant qu'en Grèce le vagabondage parmi les femmes n'existe pour ainsi dire pas puisque sur les 237 femmes hospitalisées, 15 seulement étaient des vagabondes.

Le personnel de l'établissement se compose de trois personnes : une directrice et deux femmes de ménage, dont l'une fait en même temps la cuisine.

A ces dépenses d'administration extra-réduites, il faut évidemment ajouter le loyer et le coût de la nourriture puisque tout est fourni gratis. Mais vu l'esprit d'économie qui y règne, on peut dire que par rapport à l'œuvre accomplie les frais sont insignifiants.

Nous avons dit que le séjour de chaque pensionnaire dure au plus



DES JEUNES FILLES de l' « Organisation Nationale de la Jeunesse Hellène », fondée par le général Metaxas tricotent pour les soldats.

une semaine. Mais des raisons sociales y concourant, ce maximum peut être prolongé.

Dans l'intervalle, la direction de l'établissement cherche à entrer en contact avec les parents ou les proches des pensionnaires et fait son possible pour ramener celles-ci dans leurs foyers.

Mais, lorsque ce foyer n'existe pas, l'œuvre de l'institution devient plus sérieuse et plus délicate aussi. Il lui faut — nous l'avons dit — trouver un emploi convenable à ces malheureuses, après avoir, bien entendu, vérifié qu'aucun risque de nouvelles aventures ou d'irréparables écarts ne soit à craindre. Et la tâche est parfois fort malaisée...

* * *

Le Club de l'Ouvrière ou « Club de la Jeune Fille qui travaille » a été fondé en 1931 par la « Near East Foundation », mais son activité et son rapide développement datent de juillet 1935, époque à laquelle l'établissement a été reconnu comme personne juridique de droit public et a été placé sous la haute surveillance du ministère de l'Hygiène qui assume la moitié des frais de son entretien.

Le club, qui a son siège à Athènes, est fréquenté quotidiennement par 200 à 500 jeunes filles qui, le travail fini et au lieu de déambuler dans les rues, préfèrent se rendre à leur club où elles trouvent différentes distractions.

Les unes, celles qui sont plus ou moins illettrées, peuvent y continuer leurs études, en suivant les cours du soir de l'institution. On y enseigne la langue grecque, l'histoire, le ménage et surtout la couture.

Les jeunes filles instruites se rendent à la section artistique où elles trouvent livres et revues à leur choix. Le club, qui est situé dans un vaste local ensoleillé et bien aéré, compte actuellement plus de 750 membres. On y donne des bals, des fêtes, des représentations artistiques, on y organise des excursions, bref tous les genres de distractions susceptibles de plaire à la jeunesse féminine.

Contre versement d'un modique droit d'inscription, les membres le plus zélés peuvent y suivre des cour de français et d'anglais et celles qu ont soif de plein air s'assurent, de fois par semaine, des vacances Voula, moyennant 20 drachmes p jour, tous frais compris.

Mais l'action du club ne s'arrê pas là. Si un des membres perd s place, la direction se met en quatre pour lui en trouver une nouvelle. même, s'il lui arrive malheur ou elle tombe malade, c'est aux dam patronnesses qu'elle s'adressera, c taine de trouver auprès d'elles cours et protection. Telle est l'œ du Club de l'Ouvrière. Ajoutons la cotisation est minime (5 drach par mois) et que la direction s'oc pe aussi du placement par co des petites domestiques.

* * *

Le Club d'Athènes comporte annexe au Pirée en attendant qu' fonde des établissements simil res dans toutes les villes de Grè Le Club du Pirée est surtout fréque té par le personnel des fabrique Depuis que la journée de huit heure a été étendue à toutes les branche de l'industrie, les ouvrières piréote quittent l'usine à 17 heures. Il le faut environ une heure de march pour arriver à leur club qui se trou au centre de la ville. Elles y sont don à 18 heures. Elles y demeurent ju qu'à 20 heures tout au plus.

Comme à Athènes, de même Pirée, la jeune ouvrière qui n'a mais été en classe peut s'instr e et les autres, les intellectuelles, peuvent apprendre des langues étrangères dans leurs moments de loisir.

Les cours de grec ont lieu trois fois par semaine et les leçons couture ne portent pas seulement la lingerie, on enseigne égalemen coudre et à couper des robes et manteaux.

Les membres peuvent, si elles désirent, prendre leur repas, ab dant et sain, à la cantine du cl Elles ne payent que 2 drachmes ch que fois.

Disons, pour terminer, que les fr s d'entretien du Club du Pirée s'élèvent en tout à 140.000 drachmes an qui lui permettent d'entretenir personnel rétribué de 5 personnes d'accueillir plusieurs centaines d' vrières durant l'année.

IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lun
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires :
EMILE & CHOUCRI ZAIDA
Bureaux : Au Caire : Immeuble Hilal, Rue El Amir Kadadar, Tél phone : 46064 (5 lignes). Alexandri 42, rue Nébi Daniel. Tél. : 2741
ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T.
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 1
Autres pays .... P.T. 1
Adresse : Poste Centrale — Le Cai



UNE FEMME GRECQUE déblayant une route.



INFIRMIERES GRECQUES aidant un blessé.

LE CARNET D'ANNE-MARIE

LES FEMMES ET L'HEROISME

On avait, à tort d'ailleurs, jugé jusqu'ici les femmes incapables d'actes héroïques. Lorsqu'un défenseur du sexe faible, élevant la voix, rappelait les hauts faits d'une Jeanne d'Arc ou d'une Jeanne Hachette, on se contentait de hausser les épaules en déclarant que ces exceptions-là ne confirmaient pas la règle.

Pourtant, depuis septembre 1939, tout le monde a changé d'avis sur ce chapitre, car les exemples de courage, d'abnégation, d'héroïsme, donnés par les femmes, se sont succédé quotidiennement.

Les journaux, la radio et les dépêches nous ont longuement parlé de toutes ces créatures magnifiques, hier encore grandes mondaines, artistes, intellectuelles ou simples ouvrières, devenues aujourd'hui infirmières, conductrices d'ambulances ou membres du service auxiliaire et qui, sans une hésitation ou un regret, ont tout quitté pour répondre à l'appel de la patrie en danger.

N'appelez-vous pas cela une forme de l'héroïsme le plus pur, puisqu'il n'est basé sur aucun calcul, sur aucun intérêt ?

Depuis les Lottas finlandaises, au courage légendaire, jusqu'aux femmes de Hollande, de Belgique, de France, d'Angleterre et de Grèce, toutes ont prouvé qu'elles étaient capables de « tenir le coup » aussi bien que les hommes. Elles ont été à leurs côtés, les soutenant, les encourageant, les soignant lorsqu'ils étaient blessés, et même, à l'occasion, faisant le coup de feu avec eux.

L'ancien adage « La femme ne doit sous aucun prétexte quitter son foyer » est quelque peu périmé aujourd'hui, car ce serait de l'égoïsme de rester chez soi, à ne rien faire, alors que des millions de soldats luttent et donnent leur vie pour nous.

Comme eux, la femme doit aussi être soldat et, même au péril de sa vie, continuer à tenir auprès de l'homme son rôle d'aide et de consolatrice.

CONSEILS A MES NIECES

ièce « Hirondelle » (Istamboul)

Je vous remercie beaucoup pour vo-re gentille lettre si pleine de confiance. e ne puis, malheureusement, pas faire uelque chose pour vous. Si vous vou-z vous débarrasser de vos taches de usseur, il vous faut aller dans un bon stitut de beauté, c'est le seul moyen employer dans ce cas. Je suis sûre 'il existe des instituts de ce genre à tamboul, puisqu'il y en a dans toutes s grandes villes du monde entier. In-rmez-vous-en et allez-y de suite. ieux vaut ne pas perdre du temps.

Nièce « Jeannette »

Pour blanchir vos dents, employez un des dentifrices suivants : 1° Perborate de soude : 3 grammes ; carbonate de chaux préc. : 75 grammes ; poudre de savon : 20 grammes ; camphre pulv. : 2 grammes ; essence d'anis : 6 gouttes. 2° Borax pulv. : 30 grammes ; magnésie calc. : 30 grammes ; craie prép. : 30 grammes ; chlorate de potasse pulv. : 15 grammes ; essence de menthe : 10 gouttes. Ces deux dentifrices sont excellents et donnent d'excellents résultats au bout de quelques jours.

Nièce « Paprika »

Faites du canotage, si vous voulez développer vos bras et vos épaules. Il existe au Caire des clubs nautiques où, moyennant une somme modique, vous pourrez vous livrer à ce sport. Pour vos varices, il vous faudra consulter un spécialiste. Envoyez-moi vos nom, timbres et adresse et je vous indiquerai où aller. Votre mal, soigné dès le début, est facilement guérissable.

Nièce « Mon beau roman d'amour »

Vous avez eu tort de prendre au sérieux les déclarations de ce jeune homme volage. Il ne désirait qu'une chose : passer agréablement son temps en votre compagnie. Je suis cependant étonnée de voir que vos parents n'ont pas mis plus tôt le holà à vos sorties à deux. Voyez-vous, petite nièce, avant de sortir tout le temps avec un homme, on doit commencer par être sûre de lui et de ses sentiments et ne pas être seulement une dame de compagnie pour un monsieur qui s'ennuie. Il ne s'agit plus maintenant de broyer du noir, cet homme n'en vaut vraiment pas la peine. Relevez la tête. Vous êtes jeune, vous rencontrerez un jour — de cela j'en suis certaine — un brave jeune homme qui saura vous rendre heureuse et vous fera oublier toute cette déplorable affaire.

Nièce « Please »

Je ne vois pas en quoi le fait de vous faire du mauvais sang changerait quoi que ce soit à votre situation actuelle. Pour ces rides, voici ce que je vous conseille de faire : démaquillez-vous à fond, le soir avant d'aller au lit, puis enduisez votre visage d'une bonne crème grasse et particulièrement l'endroit où les rides font leur apparition. Commencez à pincer les rides à partir du menton, en remontant peu à peu vers les ailes du nez. Il faut que vous fassiez 80 pincements de chaque côté. Si vous faites cela régulièrement, ces rides finiront par disparaître.

Neveu « Jean-Pierre »

Mais oui, vous pouvez connaître l'objet de votre flamme. Il n'y a rien de mal à cela... Seulement soyez très discret et ne vous laissez pas emporter par votre amour. Il est tout à fait normal d'être amoureux à votre âge... Seulement il faut y mettre encore une certaine forme, beaucoup de réserve et de délicatesse sont indispensables. Bonne chance et donnez-moi de vos nouvelles de temps en temps.

Nièce « R. F. »

Employez la pommade suivante contre vos gerçures : beurre de cacao : 30 grammes ; vaseline : 10 grammes ; teinture de benjoin : 10 grammes ; oxyde de zinc : 5 grammes ; essence de roses : 2 gouttes. Evitez de mouiller fréquemment vos lèvres, ne vous exposez pas aux intempéries et tout ira bien. C'est surtout en hiver que les gerçures font leur apparition.

Nièce « Folle jeunesse »

Les veilles prolongées, les dancings et les cabarets ruinent la beauté de la femme. Pour conserver votre jeunesse, vous devez dormir au moins huit heures chaque soir. Pourquoi n'essayez-vous pas de discipliner un peu votre vie tellement désordonnée ? Croyez-moi, ce n'est pas en sortant chaque soir que vous arriverez à atténuer votre douleur. Ressaisissez-vous, faites un effort sur vous-même, c'est alors seulement que vous arriverez à retrouver votre équilibre moral. Tandis qu'en veillant chaque soir vous ne changez rien à votre situation actuelle et, de plus, vous ruinez votre santé et flétrissez votre visage.

Nièce « Je suis amoureuse »

Vous pouvez, pour vos fiançailles, offrir un petit dîner à quelques intimes. Je ne vous conseille pas de faire une chose trop compliquée : invitez vos deux amies et leurs frères, les amis de votre fiancé et vos parents. Vous pouvez, à votre gré, annoncer la bonne nouvelle avant ou au cours du repas. Tout dépend de vous et il n'y a pas de règle à ce sujet.

Nièce « Popeye »

Mais non, le célèbre marin ne fait pas de la propagande pour rien. Les épinards sont excellents pour fortifier un corps débile. Ils ne donnent, certes, pas des résultats aussi immédiats que ceux auxquels nous assistons dans les dessins animés de votre favori, mais, consommés régulièrement, ils rétablissent le bon fonctionnement des intestins, embellissent les cheveux (mais oui !) et enrichissent le sang.

Nièce « Mounira »

Il me sera impossible de vous voir à la date indiquée. Voulez-vous me téléphoner pour fixer un autre rendez-vous ? Je serai heureuse de vous revoir. A bientôt...

Nièce « Si petite »

La femme peut grandir jusqu'à l'âge de 25 ans. Il faut faire de la gymnastique, principalement avec un appareil qui suspend le corps : échelle, anneaux, barre fixe, etc... En un mot, tous les exercices d'allongation sont bons. Pourquoi ne fréquentez-vous pas régulièrement un cours de culture physique ? Il y en a un à quelques pas de votre maison où, moyennant une somme modique, on vous initiera à tous les secrets de la gymnastique. Si vous le voulez, envoyez-moi vos nom, timbres et adresse et je vous dirai où aller.

Nièce « Mon premier bal »

Vous êtes bien jeune pour porter du brocard. Je vous vois mieux dans une robe de satin et de tulle bleu pâle. Faites le corsage en satin et la jupe — très ample — en tulle. Pas de grand décolleté, ayez des manches courtes et bouffantes, plus vous serez modeste et plus vous plairez. Vous pourrez, pour ce soir-là, vous poudrer et mettre même un soupçon de rouge à vos lèvres. Mais, là aussi, vous devez être très discrète. Rien n'est aussi vilain qu'un jeune visage abîmé par la peinture.

Nièce « Marica »

Votre cas n'est, malheureusement, pas unique, ma pauvre amie, et je comprends fort bien votre chagrin. N'essayez pas de vous charger de péchés que vous n'avez pas commis. L'homme qui vous aime — s'il vous aime vraiment — finira par voir où est la vérité. Ne pouvez-vous pas avoir un entretien avec cet amoureux évincé et essayer de lui faire réaliser sa malhonnêteté à votre égard ? Et, surtout, quoi qu'il arrive, ne perdez pas courage. Tôt ou tard vous obtiendrez satisfaction. Vous qui croyez en Dieu, savez fort bien qu'une injustice ne pourra pas être commise, surtout pour vous qui avez déjà tant souffert. Ressaisissez-vous et ayez le courage nécessaire pour vous tirer de cette terrible situation.

Nièce « Butterfly »

Il faut essayer les fards le jour et le soir pour se rendre compte de ceux qui vont le mieux avec son teint et ses cheveux. Vous trouverez dans les drogueries des échantillons en petite quantité. Sans vous voir, il m'est impossible de vous conseiller mieux. Pour la question des duvets, tamponnez-les (sur le visage) avec de l'eau oxygénée à 12 vol. Si votre peau est délicate, une cuillerée à thé d'eau oxygénée et une autre d'eau fraîche, pour arriver à l'employer pure. Si vous n'êtes pas satisfaite, écrivez-moi et je vous donnerai une autre recette.

Nièce « Désolée »

La crème en question convient à toutes les peaux. Quand vous êtes démaquillée, étendez-la sur le visage en tapotant et laissez l'épiderme s'imprégner toute la nuit. Puisque vous êtes obligée de sortir par tous les temps, après vos ablutions du matin mettez une légère couche de cette crème sous votre poudre de riz, qui vous préservera de la poussière, du vent, du soleil. Je n'aime pas beaucoup cette crème que vous mettez le soir, surtout pour les peaux sèches. Oui, ces produits sont excellents. Sur vos joues, « quand vous êtes poudrée », mettez légèrement un rouge clair en poudre compacte, cela fera plus naturel : étendez en enlevant le superflu avec un linge fin, pas de coton. Il faut assortir son rouge des lèvres à celui employé sur les joues : avant de le mettre, passer un soupçon de la crème indiquée. Je serai très contente de recevoir ces conseils pratiques. Tout ce qui peut être utile à mes nièces est bienvenu chez moi. Une lettre à votre adresse.

TANTE ANNE-MARIE

UNITED ARTISTS présente une superproduction EDWARD SMALL

MADELEINE CARROLL

BRIAN AHERNE ✱ LOUIS HAYWARD

dans

"MY SON, MY SON!"

Un film GRAND comme la VIE ! Père contre fils... pour l'amour d'une femme sublime, digne de toutes les admirations !

DU LUNDI 10 AU DIMANCHE 16 FEVRIER AU CINEMA

DIANA PALACE

Tél. 47067 47068 47069





AU PROGRAMME :
WAR PICTORIAL NEWS Arrivé par avion.

Chaque jour 3 représentations à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

WARNER BROTHERS présente

EDWARD G. ROBINSON

ANN SOTHERN ✱ HUMPHREY BOGART

dans

"BROTHER ORCHID"

Les désopilantes aventures tragi-comiques d'un filou en habit.

DU LUNDI 10 AU DIMANCHE 16 FEVRIER AU CINEMA

ROYAL

Tél. 45675 59195 R.C. 5815

Chaque jour 3 représentations à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Ven. et Dim. matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.



AU PROGRAMME :
WAR PICTORIAL NEWS Arrivé par avion.

